

En tout état de cause, communes

Résistances et démocratie directe : une réflexion politique sur de nouvelles formes de réformateurs et de radicaux.

Avis

Ce texte est en partie composé de divers livres et articles, déjà publiés par d'autres groupes ou de personnes que nous mêmes. Ces livres et ces articles et leurs auteurs, que nous invitons à lire, sont cités pour en savoir plus sur les sujets abordés dans ce travail, dont les technosciences ne sont pas le centre.

Prologue

« Je n'ai plus jamais connu ni tranquillité ni bien-être. Ma vie, à partir de cet instant, devint pâle et creuse. Moi qui avais tout, tout me manquait. Je ne désirais rien et je désirais tout. Si en rêve j'essayais d'imaginer un plaisir qui aurait pu me satisfaire, une [*un espace en blanc est laissé ici par l'auteur*] qui m'aurait calmé, je n'y parvenais pas. Je ne savais quoi rêver pour me sentir satisfait rien qu'en le rêvant. Des choses de ma vie simple, celles qui auparavant passaient inaperçues commencèrent à m'importuner, et celles qui étaient agréables commencèrent à passer inaperçues ou à devenir étranges, comme des fleurs sans couleur ni parfum. Je ne saurais dire si elle fut lente ou rapide, cette transformation qui fit de moi un autre¹. »

Un futur sans avenir.

« A rebours de tous les projets politiques, de gauche ou de droite, qui souscrivent encore à ce projet de maîtrise totale du vivant et ne proposent que de s'y engouffrer un peu plus, nous pensons que le point de départ de toute réflexion politique devrait résider dans le double constat :

—L'effondrement de plus en plus rapide des conditions biologiques de notre survie (et corrélativement, la mainmise de la technoscience sur la survie et la reproduction de tous) ;

—L'impuissance grandissante des êtres humains sur le cours de leur existence, vidant de leur substance les concepts de raison et de liberté. (...)

[Néanmoins] « critiquer globalement l'approche technoscientifique du monde ne conduit pas nécessairement à renier tous les résultats. Il n'y aurait pas grand sens à faire table rase de toutes les connaissances élaborées dans ce cadre depuis Galilée². »

Les technosciences ne seront qu'un des aspects de la colonisation du vivant abordés ici. Et si, pour l'instant, la dislocation du capitalisme n'est nullement la conséquence consciente d'hommes désireux de le remplacer par autre chose de plus humain, cette désagrégation découle de sa propre dynamique autodestructrice, dont les technosciences, dans lesquelles il voit un moyen de se reconduire sont la parfaite illustration. La fin-sans-fin du capitalisme ne débouche que sur l'engendrement de catastrophes, dont il ne peut empêcher ni les causes ni remédier aux maux dont les conséquences sont dramatiques. Mais le capitalisme, polymorphe, rêve par les technosciences, de se sauver en assujettissant définitivement toute forme de vie : la colonisation du vivant par les voies technologiques, remplaçant la politique par l'indiscutabilité technologique. Dans l'éducation,

¹ Fernando Pessoa. *Le Pèlerin*. La Différence. 2010, p. 39. Les crochets sont dans le texte traduit.

² Oblomoff. *Un futur sans avenir. Pourquoi il ne faut pas sauver la recherche scientifique*, l'Echappée. 2009, p. 14, p. 35.

la recherche, la santé, le logement, l'alimentation, la délinquance, la gouvernance des femmes et des hommes : pour le programme, il suffit maintenant de *cliquer*. Le capitalisme c'est l'aboutissement de la société de classes en sociétés de masses divisées, où la haine y est entretenue, qui dérivent.

A cette gouvernance et colonisation technologique à tendance totalitaire, la réponse en cours dans le monde est politique, avec les mouvements d'occupation de lieux libérés, qui renouent ainsi libérés avec le dialogue horizontal d'individus sans qualités, mouvements d'occupation accompagnés, c'est heureux, d'un renouvellement de la critique sociale.

Retrouver un centre, une éthique, recréation de lien par la dure pratique de la démocratie directe. En agissant et en parlant les individus font voir qui ils sont, révèlent et incarnent activement leurs identités distinctes et font ainsi leur apparition dans le monde humain.

Mais ces surprenants mouvements mondialisés, doivent s'affronter à la réorganisation des fronts contre-révolutionnaires en Grèce, en Afrique du nord, dont l'Égypte, en Espagne, au Portugal, aux États-Unis, en Italie, en France, ou à Montréal, etc.

Déracinement-intégration du vivant, la condition de la colonisation du futur-présent.

Déracinement-intégration du vivant, avec le jardin d'Acclimatation, à Paris, de 1877 jusqu'à 1931, qui offrait aux Parisiens des nouvelles attractions, avec notamment l'exhibition de peuples et de leur culture : Nubiens, Inuits, Indiens d'Amérique et Kanaks. On y acclimatait des peuples comme, on y acclimatait plantes et animaux des autres continents, non seulement pour le côté mercantile de l'exhibition, mais également, et surtout, un déracinement pour le bienfait des cultures et des connaissances singulières et élaborées, au nom de l'universalisme occidental. Le vivant déraciné puis acclimaté à la zootechnie, c'est-à-dire l'étude scientifique de l'élevage constituée sur les principes de l'expérimentation constante et de l'extension du laboratoire à l'ensemble du monde : expérimentation sur l'animal domestique —dont l'humain— sur leur reproduction et leur adaptation à des besoins déterminés, une expérimentation que poursuivent à présent les technosciences en mettant sur le même plan les OGM (Organismes Génétiquement Modifiés) et l'ADN humain, tous deux brevetés, protégés par le secret industriel et la propriété industrielle. Qu'elle soit déclinée « sous sa forme civile (agro-chimie) ou militaire (guerre biologique), [ce déracinement du vivant] (...) profitera à n'en pas douter des travaux d'une équipe de quatre chercheurs de l'université de l'Iowa, ayant réussi à implanter au cœur des plantes "des nanoparticules sophistiquées, aux capacités inédites dans le domaine de la recherche végétale : de minuscules outils permettant de délivrer, en temps voulu, des molécules, protéines, produits chimiques³. » Les OGM ont envahi la chaîne alimentaire et médicale, « à notre insu, les nanoparticules ont envahi notre vie quotidienne. On n'en trouve déjà plus de mille trois cents types différents (poudres, fils, tubes, etc.) dans plusieurs centaines de produits vendus dans le commerce, le plus souvent sans étiquetage particulier (...). En raison de leur très petite dimension, elles sont également susceptibles de pénétrer sous la peau (si celle-ci est blessée, usée ou malade) et, en cas d'inhalation ou ingestion, de franchir les barrières de l'organisme —intestinale, hémato-encéphalique voire placentaire⁴. »

³ Pièces et main d'œuvre, *Aujourd'hui le nanomonde. Nanotechnologies un projet de société totalitaire*, l'Echappée. 2011, p. 29. Référence à l'article du *Monde* du 1^{er} juin 2007 et à l'édition de mai 2007 de : *Nature Nanotechnology*.

⁴ *Le Monde*, 12 février 2008, cité dans Pièces et main d'œuvre. *Aujourd'hui le nanomonde*.

Eloignement de l'humanité, ici la Terre : brouillage des ondes.

Le monde moderne dans lequel nous vivons est né avec les premières explosions atomiques. (...) [telle est] l'origine de l'aliénation du monde moderne, de sa double retraite fuyant la Terre pour l'univers et le monde pour le Moi⁵.

Notre planète a subi, vers la fin du XX^e siècle, l'intégration-acclimatation du vivant, le processus du déracinement, accéléré et plutôt brutal, de toutes les différentes cultures de tous les modes de vies, et des communautés diverses encore marginales, un processus qui visait en premier lieu leur capacité de subversion (politique, sociale), tels les Noirs des USA ou d'Afrique du Sud, les femmes, les homosexuels, etc., encore tenues à la périphérie de la normalité. Figures « sorties » de leurs apartheid respectifs et particuliers uniquement pour être intégrées, uniformisées, acclimatées, en somme harmonisées —comme le pratique le PCC chinois— au devenir présent des besoins marchands et du spectacle permanent. Quel devenir-présent ? La normalité —dominante, hégémonique, répressive même dans le divertissement— ; le progrès, enfermé dans sa logique du sans cesse en cours de perfectionnement, du sans cesse toujours plus (plus haut, plus vite, plus fort, plus puissant), une logique qui ne se pose même plus la question de son bien-fondé et qui partout frappe comme une régression brutale ; la standardisation des peuples, des villes, des continents, permettant au passage de noyer l'haïssable colonisation des siècles passés et, l'esclavage visiblement inhumain dans l'océan pollué du consumérisme, de la négation de l'individu et des peuples⁶, fragmentés et affaiblis jusqu'à la disparition des solidarités collectives (communauté, religion, famille, classe, corporation). L'esclave s'élève à la dignité de consommateur, les femmes soumises aux patrons s'élèvent à la dignité de l'employé salarié ; le noir et autres minorités (gay, lesbien et transexuel, immigré, femme) accèdent à la normalité, et entre autre à celle de pouvoir soumettre son prochain et à intégrer la séparation et *sa distinction* spectaculaire sociale comme les autres. Destruction : à l'individualisme producteur-consommateur succède l'*individualisme-client*, celui qui achète sa propre vie et survie, celui qui *participe pour avoir accepté*, comme exigence de ne pas être simplement spectateur, au processus actuel de *défiguration* et de dégradation du monde. Sans oublier la masse de client-négatifs, notamment de pays riches, ceux qui n'ont plus les moyens de consommer, client-mendiants de leur propre survie.

Nombreuses sont les techniques d'égalisation et d'harmonisation par le bas, des minorités —mais il n'y a plus que des minorités— produisant des individus-clients sans aucune autonomie, aux *Mois* et aux identités multiples : repliement et claustration sur soi, où l'extérieur, l'étranger, est d'une insécurité effrayante.

Effrayés mais désireux de créer quelque chose, même irréel, à quoi s'accrocher, quand tout se dissout dans la précarité matérielle et mentale.

Les conflits sociaux dans le monde se multiplient, et s'ils restent la conséquence de la société de classes, ils s'articulent de plus en plus souvent sur d'autres centralités que le seul conflit de classes. Ce qui explique le déni ou la propagande de la nouvelle formulation néolibérale du couple dominant-dominé, dans une tentative spectaculaire et néoconservatrice de signifier la disparition des antagonismes sociaux, des privilèges et de l'exercice captif du pouvoir : capitalistes et ouvriers,

⁵ Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*. Agora. 2011, p. 39.

⁶ En Afrique dans ce qu'on appelait les quatre communes du Sénégal (Saint-Louis, Gorée, Rufisque et Dakar) les autochtones reçurent la nationalité française en 1916, contre la promesse de lever chez les « sujets » d'Afrique Occidentale Française les troupes nécessaires pour la guerre des tranchées en France. La citoyenneté des Quatre communes acceptait le droit civil musulman (notamment la polygamie), ce qui permet de mieux comprendre là l'installation et présence en France métropolitaine de ménages polygames, y compris lors des migrations du travail qui suivirent la Seconde Guerre mondiale, lorsque la France avait besoin de main d'œuvre. —Voir : Catherine Coquery-Vidrovitch, *Petite histoire de l'Afrique (l'Afrique au sud du Sahara, de la préhistoire à nos jours)*. La Découverte. 2011, p. 191.

employés et managers, riches et pauvres, réformateurs et réactionnaires, révolutionnaires et conservateurs ne seraient plus absolument opposés puisqu'ils se rejoindraient dans un combat commun, par delà leurs différences de classes —Mme Thatcher le formulait ainsi : *il n'y a plus de société, il n'y a que des individus*—. Dépouillés de leur dimension politique et sociale, ces antagonismes seraient finalement liés, par le même effort commun, celui de remodeler le monde sans se soucier ni des classes sociales, ni des *conséquences*. Comme si primait, pour le « citoyen-client », la nécessité de ne pas être *simplement* le spectateur de la transfiguration du monde. Ainsi, un certain nombre de thématiques, consensuelles malgré les apparences, semblent réunir les voix des esprits colonisés par l'ordre marchand (qu'ils soient employeurs ou employés "tous d'ailleurs réunis sous le terme de collaborateurs, une stratégie lexicale qui permet de nier les rapports de force et de pouvoir") : droits de l'Homme — droit de la femme — téléthon — mariage homosexuel — antiracisme — téléchargement libre et gratuit — droit de vote des immigrés, autant de liens, de rituels, de solidarités abstraites, vides de contenu et sans contrôle puisque complètement dépolitisées et désolidarisées d'un projet social collectif, d'un idéal social. Autant de *dispositifs* de *pilotage*, mécaniques, de la société au prétexte de sécurité et de santé, mais où chacun répond mécaniquement, là où il y a en réalité réellement des besoins : lien, rituel, solidarité, contrôle et décision sur *notre* vie politique et sociale, sur la production et les technosciences. La question n'est pas de savoir s'il est légitime de télécharger gratuitement, mais bien celle, beaucoup plus générale, de la libre circulation des connaissances (mais que connaissances, productions musicales, films etc., sont une valeur) ; la question n'est pas de savoir si les homosexuels peuvent se marier, mais de pouvoir développer des relations sociales et humaines exemptes de toute catégorisation et le besoin de ritualiser ces relations sociales ; la question n'est pas de savoir si une femme devrait recevoir le même salaire qu'un homme, mais bien de repenser le salariat, le travail, son sens et sa finalité. Autant de questions sociétales, pour ne pas aborder de front la question sociale.

Les nouvelles technologies ont été, un temps, les nouveaux jouets, un dressage pour la reproduction du spectateur-participant. En bricolant les événements moléculaires fondamentaux associés à l'hérédité, les généticiens nous offrent la perspective de corriger tous les aspects « indésirables » du vivant —du malade de Parkinson à l'épileptique, en passant par le prisonnier, le fou, le vieillissement— avant l'extension salutaire de cette technologie à l'ensemble de l'humanité : étendre le contrôle par le biais de moyens chimiques et technologiques qui peuvent être administrés à tout élément manifestant un signe d'*inadaptation* aux conditions établies de survie. Ce ne sont pas les conditions qui sont inadaptées à l'homme, mais le contraire. L'humain est le nouveau jouet des technoscientifiques.

L'intégration présente c'est la poursuite de la colonisation d'avant par d'autres moyens, plus insidieux, une colonisation qui a basculé dans l'invisibilité, puisqu'il n'y a plus dorénavant qu'un seul mode de vie et qu'un système, sans aucune comparaisons possibles. Ainsi, tous unis, uniformisés modelés en si peu de temps par des lois extérieures à nous, nucléarisés, mathématisés, numérisés. Et avec cette puissance destructrice que le capitalisme polymorphe a hérité et a accumulé, il est capable d'uniformiser le vivant, la banalisation d'une culture d'élevage industriel, dans un égalitarisme d'animal de laboratoire. L'uniformisation accomplie visiblement, multiplie les crises, les désastres, assigne à chacun une identité d'appartenance exogène à lui-même, où l'on est toujours l'étranger, l'autre, le racialisé, le sans papier, le S.D.F., le chômeur, le blogueur, mais jamais soi, le singulier. Toute une « diversité » ainsi dispersée, enfermée, chacun amputé de sa singularité réelle⁷, privé du dialogue comme distancié, privé de la *distinction* qui crée le lien nécessaire à la reconnaissance de chacun en chacun, privé de l'*égalité*, c'est-à-dire le commun de la condition humaine.

⁷ La singularité, « qui n'est pas un isolement, mais un enracinement dans une expérience propre ». (Pièces et main d'œuvre, *Techno. Le son de la technopole*, l'Echappée. 2011, p. 49.

Jules Ferry milita pour l'expansion coloniale française, et fut aussi le promoteur de l'école obligatoire, gratuite et laïque. —Non qu'il fût mauvais que l'individu apprenne à lire, à écrire et à compter—, mais l'école obligatoire, le progrès et, l'expansion coloniale, induisent la même colonisation des esprits c'est la culture de l'Etat pour tous, gratuite, que l'*Etat* laïc, qui se substitue aux familles et aux communautés, infuse par un enseignement de masse à tous les français, et qui a abouti à l'illettrisme généralisé. « Etant donné que l'intérêt général, c'est la culture pour tous, toute culture personnelle est abomination privilège, une inégalité scandaleuse aristocratique, un intérêt particulier. Ouvrez les facultés aux inaptes et aux imbéciles, ils ont droit aux titres universitaires comme les autres. Abaissez les examens et les enseignements jusqu'au niveau du dernier, supprimez tout ce qui risque de différencier l'homme, diffusez la culture par la télévision et *Paris-Match*, il faut que chacun ait cette culture-là, et pas une autre, sans quoi il pourrait y avoir encore une différenciation. Tout le monde à l'école de la béatification, qui sera en même temps celle de béatification sociale. Ceux qui prétendraient que la culture est autre chose que ce qui est diffusé là, et que la masse peut en tirer, représentent des intérêts particuliers et ne doivent pas par leur scandaleux égoïsme entraver la marche triomphante du progrès⁸. » L'enseignement laïc gratuit et obligatoire signifie crûment produire des petites mains, prolétaires, pour les nouvelles industries.

« Depuis la *révolution industrielle*, les seuls révolutionnaires victorieux sont ingénieurs et scientifiques⁹ ». En moins de soixante ans de développement, les technosciences, de déracinement moderne, ont réussi, *au jour le jour, à détruire la politique, la remplaçant par une affaire technique*¹⁰ : Affaire technico-bureaucratique (européenne) : la culture hors-sol des tomates débarrassées des imperfections et des saisons —même forme, même calibre et même absence de goût—. Affaire technique : par le manque absolu de démocratie, nos sociétés seront débarrassées des imperfections, de la faiblesse et de l'imprévisibilité humaine. Hommes que l'on n'a également plus les moyens ni de nourrir, ni de loger, ni de soigner, ni de scolariser, c'est-à-dire où l'on ne peut plus intégrer des masses d'individus —qu'ils soient Français ou immigrés n'y change rien à l'affaire—. Ce n'est pas une crise volontairement désirée par la mauvaise finance, c'est juste que l'intégration des hommes d'une manière générale à ce système est devenue tout simplement impossible. Retour au 19^e siècle, en Irlande, « on cherche du travail à donner aux plus pauvres en échange de la nourriture qu'on leur distribue pendant la famine... Mais [du travail] on n'en trouve pas, alors on leur fait construire des Tours en rase campagne, qui ne servent à rien. Et en suite, ils doivent les détruire. Il n'y a pas de dimension économique à ce travail, c'est juste une contrepartie à l'assistance, un dispositif de *contrôle social*. Aujourd'hui on assiste à une transformation du travail, plus flexible, plus précaire, avec un grand nombre de chômeurs. Il y a toute une partie de la classe ouvrière qui, en l'état actuel du marché du travail, est en surplus¹¹ », dit Philippe Squarzoni. « Du point de vue de la valorisation de la valeur, dit Anselm Jappe, c'est l'humanité qui commence à être un luxe superflu, une dépense à éliminer, un "excédent" —et ici on peut parler d'un facteur tout à fait nouveau dans l'histoire¹² ! » Ce que Hannah Arendt dans *le totalitarisme au pouvoir* affirmait déjà : Le totalitarisme ne tend pas vers un règne despotique sur les hommes, mais vers un système dans lequel les hommes sont de trop¹³. Ceci même si notre système n'est pas totalitaire, mais une hybridation, un système bâtard sans idéologie fixe, qu'il emprunte aussi aux totalitarismes.

8 Jacques Ellul. *Exégèse des nouveaux lieux communs*. La Table ronde, pp. 128-129. (Première édition, Calmann Levy, 1966.)

9 Pièces et main d'œuvre. *Techno, le son de la technopole*, p. 79.

10 Oblomoff, *Un futur sans avenir. Pourquoi il ne faut pas sauver la recherche scientifique*, l'Echappée, 2009.

11 Philippe Squarzoni, DOL. Delcourt, 2012, pp. 178-179. Souligné par nous.

12 Anselm Jappe, *Crédit à mort*, Lignes, 2010, p. 121.

13 Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme. Le système totalitaire*, Editions du Seuil, 1972, p. 197.

Déracinement, isolement, abolition de l'expérience propre, singulière.

« Où l'on pérerait, en avril 2010, sur "tout réinventer : la révolution numérique", "comment la recherche et l'innovation peuvent-elles sauver la planète ?", "l'école 2.0 : comment apprendre et enseigner à l'ère numérique ?" ou "comment la technologie modifie la manière dont on se pense ?"¹⁴ ». L'automatisation et le numérique qui sont entrés dans tous les aspects et rapports de la vie quotidienne et de la vie en générale, ont, en si peu de temps, adapté les attitudes et réduit la langue au strict nécessaire technique : cet « homme moderne » ainsi créé, n'étant plus l'homme distinct, et étant sans liberté, il n'aurait plus besoin ni de la parole ni de l'action pour se faire comprendre, il lui suffirait de signes tirés d'un novlangue informatique pour communiquer des désirs et des besoins immédiats et identiques à chacun. Désormais, des machines seraient nécessaires pour penser, agir, parler, jouer aux échecs, peindre, philosopher à notre place. Toutes ces qualités particulièrement humaines —et pas uniquement le travail— il ne serait plus utopique que des machines fussent capables de les exécuter beaucoup mieux que nous. Et la question n'est pas que cela soit ou non de la science-fiction, mais que ce délire d'ingénieurs et de scientifiques est en passe de devenir réalité. Ainsi Orwell notait : « seule notre époque, l'époque de la mécanisation triomphante, nous permet d'éprouver réellement la pente naturelle de la machine, qui consiste à rendre impossible toute vie humaine authentique¹⁵ ». Ce que le film d'animation *Wall.e*, des studios Walt Disney, met en scène quand il pétrit notre imaginaire pour nous rendre commun ce petit robot, autant « attendrissant » qu'un Bambi, qui, resté seul sur Terre nettoie et répare les dégâts de l'humanité. Développement durable de la planète intelligente : le système Eurosur et le développement de « frontières intelligentes » est la réponse de l'Union européenne, il s'agit là de deux nouvelles formes de contrôles des frontières, de technologies de surveillance pour gérer les flux migratoires et surveiller les frontières, érigent l'UE en forteresse¹⁶. La colonisation « intelligente » de l'imaginaire fabrique aussi la sensibilité « intelligente » de son temps « intelligent », notre temps !

L'idéologie religieuse du progrès, qui est toujours et systématiquement négatif pour le social, est une réalité artificielle de gauche et de droite où les « libertés démocratiques » sont un *airbag* sur lequel l'humanité flotte, d'un *entertainment* à l'autre, du Jardin d'Acclimatation aux organismes génétiquement modifiés, une vie artificielle dans une nature hypothétique. En France, la recette du purin d'orties biologiques est interdite, décision bureaucratique, elle ne peut être ni vendue ni diffusée¹⁷, et les villes surpeuplées connaissent de sérieux problèmes qui empoisonnent la vie des habitants : transports en commun insuffisants, l'automobile qui envahit les villes provoquant pollution, embouteillages et grosses difficultés de stationnement, l'eau potable ne cesse d'augmenter, les services sociaux sont débordés et le coût du logement atteint des sommets inaccessibles. Toute la création d'un monde par la destruction des conditions de vie, une *garden-city* sans saisons, bien au-delà de tout ce que les époques précédentes avaient pu imaginer ou rêver.

Deux cents ans de *révolution industrielle qui, de sources officielles, a dévasté la planète, et l'a essorée des matières et des sources d'énergie fossiles, sédimentées et distillées depuis 4,5 milliards d'années*, moins de soixante-dix ans de nucléarisation du monde (militaro-civile), de chimie agro-alimentaire, d'industrie pharmaceutique, d'urbanisation et d'organismes génétiquement modifiés : tous participent, avec le prodigieux accroissement de puissance « intelligente », permis par la recherche (publique ou privée), au même projet d'artificialisation de la vie et, de mécanisation des

14 Frédéric Gaillard & Pièces et main d'œuvre, *L'industrie de la contrainte*, l'Echappée, 2011, p. 46.

15 Cité par Bruce Bégout, *De la décence ordinaire*, Allia, 2008.

16 D'après l'article de Thomas Dezpot, *Europe fermée de l'intérieur*, publié le 6 juin 2012 sur <http://owni.fr/2012/06/06/leurope-fermee-de-linterieur/>

17 Le purin biologique est un insecticide, fertilisant et prévient des maladies des plantes. Référence au livre de Nathalie Quintane, *Tomates*, P.O.L. l'Aube. 2010. Le temps de la culture de tomates ou l'« affaire » de Tarnac.

relations humaines. Loin de servir le bonheur et la liberté de chacun, ils manifestent l'ambition folle et les moyens fermes d'affranchir l'humanité de la nature, de soumettre le vivant. Ce futur-présent, empoisonnant et stérile comme ses semences OGM, et malgré tous ses laboratoires terrestres, est sans avenir.

« La dynamique historique du capitalisme engendre sans cesse le "nouveau" tout en réengendrant le "même" », Moïshe Postone¹⁸.

Déracinement, ou des populations flottantes. « Il y a deux poisons [ou stimulants] », dit Simone Weil, « l'argent et la peur qui propagent cette maladie. (...) Un système social est profondément malade quand un paysan travaille avec la pensée que, s'il est paysan, c'est parce qu'il n'était pas assez intelligent pour devenir instituteur¹⁹. »

1— Déracinement-intégration : « En 1943, un enquêteur du département de la Justice américaine, intrigué par les affaires d'IBM en Europe, chercha à en savoir plus. Il n'accéda jamais aux documents compromettants, mis à l'abri, mais acquit une certitude : "l'ensemble des citoyens du monde est sous la coupe d'un monstre international." Faute d'avoir été écrasé après la guerre — IBM récupéra ses machines dans les camps (de concentrations) et n'eut jamais de comptes à rendre — le monstre a élargi son emprise à la vitesse du *progrès* technologique, et nous menace aujourd'hui d'une contrainte plus insidieuse et *persuasive* que jamais. (...) IBM a prouvé l'efficacité du traitement automatisé des données pour la production d'informations utiles pour l'action à grande échelle : gestion et affectation de main d'œuvre nombreuse, logistique ferroviaire etc... recensement et identification selon des critères précis, qui allait être utilisé pour la déportation et l'extermination des Juifs, Tziganes, homosexuels, opposants politiques au régime nazi, avec l'aide technique et de personnels d'IBM. Pour une gestion optimale, chaque camp avait son code Holleritch : Auschwitz, 001 ; Buchenwald, 002 etc., les prisonniers politiques avaient le 1, les Juifs le 8, les Tziganes le 12... Les déportés étaient enregistrés dès leur arrivée dans le camp à l'aide d'une machine IBM qui leur attribuait un numéro à cinq chiffres,(...) tatoué sur l'avant-bras²⁰. »

Déracinement-intégration, une mission civilisatrice, libération des peuples à gauche, à droite, au ciel et sur terre. Deux autres exemples ci-dessous l'illustrent parfaitement : celui de la paysannerie, par de larges extraits de l'excellent article de *Les Amis de Ludd, L'anti-machinisme rural et la mécanisation de l'agriculture sous le franquisme (1936-1970)*²¹, qui démontre parfaitement ce qu'est la colonisation, à savoir un isolement abolissant de toute expérience propre et, brisant tout lien social ; et celui des Roms entre autres, sur lesquels nous reviendrons.

2— « il n'y a pas eu [en Espagne] d'afflux massif vers les régions industrielles (pas avant le franquisme des années 1950-60), par conséquent la grande industrie a manqué d'une ressource essentielle pour pouvoir se développer, à savoir une main-d'œuvre surabondante, bon marché, disposée à toutes les humiliations. Autrement dit, les particularités de la société populaire traditionnelle espagnole expliquent en grande partie cet "échec de la révolution industrielle", qui a tant fait jaser les vanitocrates de droite et de gauche. [...] Il aurait suffi que l'exode vers les zones industrialisées et les villes (sans oublier l'Amérique et l'Europe) fût plus considérable pour qu'en conséquence le manque de main-d'œuvre créât une situation favorable à l'emploi de machines. Une

18 Moïshe Postone, *Marx est-il devenu muet ? Face à la mondialisation*, l'Aube, 2003. (Souligné par nous).

19 Simone Weil, *L'enracinement*, Gallimard. 1949.

20 Frédéric Gaillard & Pièces et main d'œuvre, *L'industrie de la contrainte*, p. 48, pp 32-36.

21 *Les Amis de Ludd II*. Bulletin d'information anti-industriel, La lenteur. Juillet 2009, pp. 100-101. Un article qui « ne se veut donc rien d'autre qu'un rapport limité et provisoire ».

fois débarrassée de tout apriorisme économiciste, la question qui nous préoccupe, dans toute sa complexité, se trouve reliée à un phénomène majeur, la faible immigration des paysans, qui restaient très intensément attachés à la terre qui les avait vus naître, où ils vivaient fraternellement avec leurs égaux, où ils avaient enterré leurs ancêtres. Les liens affectifs particulièrement intenses qu'éprouvaient ces personnes pour leur entourage, leur attachement pour les paysages, les traditions, les fêtes, les senteurs, les saveurs et les chansons de leurs pays, expliquent que malgré les désagréments matériels qu'ils pouvaient connaître de temps à autre, ils restaient y vivre. C'est ainsi qu'ils combattirent avec héroïsme et détermination les vues de la législation libérale, les manigances des ministères de Madrid, la *guardia civil*, la prolixité stipendiée des intellectuels modernes, la mécanisation, qui tous tendaient au même but : en faire des sujets anonymes, des êtres déracinés, des pantins que le pouvoir institué pourrait manipuler à sa guise. »

3— L'autre exemple de la technique universelle de déracinement, qui semble être aux antipodes de la paysannerie —ces affreux paysans, dont parle Jacques Ellul, qui à peine sortis de la bestialité terrienne assomment à coups de fléau les pauvres et vertueux techniciens [porteurs de la science et du progrès] qui travaillent pour leur bien— est celui des tout autant affreux que voleurs, Gitans d'Espagne ou de France, et des Roms d'Europe en général. Ces nomades qui n'étaient pas des paysans ni des propriétaires terriens, qui n'avaient ni Etat ni patrie, ni frontières, et que le texte ci-après, celui de *Les Amis de Ludd* réunit finalement aux paysans d'Espagne.

L'un des derniers peuples libres d'Europe arraché, par la force et la violence, de leurs racines culturelles, de leur langue, de leur mode de vie, de leurs pratiques défensives contre toute forme de pouvoir coercitif, vidés de leur singularité et renvoyés dans de sordides ghettos en attendant une hypothétique intégration. Arrachés à leur autonomie, à leurs expériences pour « aller grossir les rangs de l'armée des néo-esclaves » des industries et s'entasser dans les villes. La finalité destructrice fût la même qu'avec les Pueblos de l'Amérique du Sud, les différents groupes Indiens d'Amérique du Nord, les peuples d'Afrique ou la population paysanne d'Espagne, etc. Chacun deviendra une main-d'œuvre surabondante, bon marché, disposée à toutes les humiliations²².

—Nous laisserons libre court à ce texte de *Les Amis de Ludd*, ci-dessous, en y intégrant, sans les citer, les Gitans et Roms, ainsi que les Yiddish, etc.

« Les modifications profondes de la manière de concevoir le travail sont intimement liées au changement dans la manière de percevoir l'argent. Ce qui dans la société traditionnelle n'était en rien de plus qu'un devoir et un moyen de se procurer en un temps minimum le nécessaire tout en participant au bien commun, était devenu sous le franquisme le but unique de l'existence, conformément à l'idéologie néoesclavagiste de la "vocation", importée du Nord et du centre de l'Europe. Le travail s'est ainsi transformé en un moyen pénible d'obtenir de l'argent nécessaire à une vie purement animale, dédiée à la maximisation des satisfactions matérielles. Autrement dit, la vie se résuma à travailler, gagner de l'argent, produire et consommer, sans laisser de temps, d'énergie et de désir pour quoi que ce soit d'autre. L'attention envers la famille tendit à diminuer, et avec l'affection envers les enfants, la notion même d'amitié fut gravement menacée, tandis que les valeurs civiques et les obligations qu'elles supposent pour chaque individu étaient oubliées, le perfectionnement moral complètement mis de côté, l'enrichissement intellectuel tiré de l'expérience négligé. Le résultat de tout cela fut un abrutissement et une dégradation effroyables de l'individu moyen, dont les qualités chutèrent brutalement, jusqu'à devenir un moins que rien, comme nous pouvons l'observer de nos jours. Le franquisme a obtenu dans ce domaine un succès fracassant, bien aidé dans cette vile entreprise par l'antifranquisme professé par la gauche modernisatrice et industrialiste, en particulier féministe qui, en plaçant l'argent et le travail salarié au centre de ses

²² Et notamment l'indigence, une humiliation par la mise sous tutelle de l'Etat et du bon samaritain protecteur, associatif ou individuel, non exempts de préjugés. Ceci est particulièrement vrai pour les Gitans et les Tziganes, approchés par des ignorants, confondant solidarité avec bureaucratie, en offrant une protection qui substitue et enlève toute immunité : leur savoir faire, défensif, disparaître « des yeux » de toutes formes de pouvoir coercitif.

conceptions bien singulières de l'"émancipation" des femmes, s'est retrouvé en phase avec le franquisme. »

« Malgré tout, l'argent et la modernisation économique n'ont pas suffi, loin de là, à donner le coup de grâce à la société populaire paysanne. D'un point de vue politique, l'interdiction par le franquisme du *concejo abierto* (conseil ouvert) a été déterminante, aussi bien pour faire taire les voix dissidentes, que pour familiariser tout un chacun aux rapports hiérarchiques, bien mieux adaptés au monde de l'entreprise capitaliste et de la technologie. Là, une minorité ordonne et la masse obéit en silence, l'entendement est réservé à la première, et la masse ne comprend ni le pourquoi ni le comment. Cet état de chose est totalement différent dans les assemblées de village, qui visent au développement mutuel de leur membres à travers la résolution des questions débattues, et à ce que chacun expose oralement, avec respect, chaleur —et si possible, avec élégance— son point de vue.

Coïncidence troublante, le franquisme a adopté vis-à-vis du *concejo abierto* les mêmes mesures que le libéralisme, c'est-à-dire qu'il a interdit le *concejo abierto*, et a attribué au préfet la faculté de nommer le maire et le conseil municipal. Promulguée dans la foulée de la Constitution de 1812, la loi de 1813 charge le gouverneur de province (choisi par le roi) de désigner les autorités de chaque ville et village. Bien que le *concejo abierto*, une institution millénaire, ait logiquement pâti de ces mesures, il est resté vivace tout au long du XIX^e siècle. En réaction à cette activité vigoureuse, le "Statut municipal" espagnol de 1924 et la "Loi municipale catalane" de 1933 lui reconnaissent très démagogiquement une existence légale, tout en dénaturant complètement sa fonction (la loi de 1985, "Loi d'orientation pour les institutions locales" pour les agglomérations de moins de cent habitants, agit dans le même sens). Sans doute ne croyait-on plus dans les hautes sphères du pouvoir à l'efficacité des stratégies antérieures, trop répressives. Inspirée des idées retorses de ce faux ami du peuple qu'est Joaquín Costa, une stratégie plus douce et conciliante fut adoptée, qui visait tout autant à l'éradication définitive du *concejo abierto*.

Enfin, l'Etat espagnol a puissamment œuvré pour modifier de fond en comble les valeurs, les préjugés existentiels les plus ancrés, et même les émotions, les désirs et les passions des individus. Ce point est peut-être décisif. En effet, comment provoquer l'exode de personnes extrêmement liées à leur univers, si ce n'est en favorisant chez elle un état d'esprit hostile et méprisant, voir haineux, à l'égard du monde qu'elles abandonnent ? Il fallait pour l'Etat que chaque individu ait honte de ce qu'il était, de ce qu'étaient les siens, de la vie qu'il menait, des instruments qu'il maniait, des savoirs qu'il entretenait, du paysage qui l'entourait, des émotions et des sentiments qu'il éprouvait. Force est de constater que les franquistes menèrent à bien cette entreprise avec un talent extraordinaire : en un bref espace de temps, des millions d'êtres humains dépositaires d'une culture millénaire richissime en virent à cracher sur eux-mêmes, sur leurs égaux et sur la tombe de leurs ancêtres, pour ensuite abandonner leurs villages natus et émigrer vers les villes et les régions industrielles, l'esprit enflammé par la passion malsaine de l'argent, du progrès, des jouissances, de la consommation, de la technique et de la modernité. En somme, le franquisme a attiré la société populaire traditionnelle dans son piège mortel avec les "leurres de la convoitise et des plaisirs" (pour reprendre une expression de Fernando de Rojas dans *La Celestina*), pour lui substituer un ordre social bien inférieur. Ce fait historique, décisif, doit être analysé très attentivement. [...] L'école a été d'une efficacité certaine. S'entend l'école publique, financée par l'Etat, qui n'a remplacé qu'au XX^e siècle les dernières écoles de villages, dont les enseignants, issus des villages mêmes, n'étaient pas nommés par l'Académie. Les maîtres d'écoles fonctionnaires présentaient à leurs élèves, même dans les villages les plus isolés, une image négative de monde paysan, ainsi qu'une image embellie du monde urbain. Cela explique que dès avant 1936, les enfants les plus appliqués étaient très disposés à émigrer. A notre avis, c'est le résultat que recherchait secrètement la II^e République quand elle attribua un budget important à l'enseignement primaire. Le franquisme a fait preuve de largesses dans l'attribution de bourses pour le lycée et l'université aux élèves les plus doués des campagnes. Cela a contribué à les déraciner, les séparer de leurs parents, les convertir au dogme de la réussite personnelle, à les enrôler dans l'entreprise de destruction du monde rural. Signalons à ce propos, qu'à l'encontre d'un préjugé victimiste, le franquisme n'a pas

oublié les femmes : pendant l'année scolaire 1966-1967, elles représentaient 40% des bacheliers et 30% des étudiants à l'université.(...) « Ajoutons enfin (et ceci n'est pas tout à fait anodin) que l'opposition antifranquiste et la gauche, loin de dénoncer ou de s'opposer à la politique franquiste dans le monde agricole, l'approuvèrent franchement, et condamnèrent rageusement l'univers rural traditionnel. Elles contemplèrent avec plaisir non feint le déroulement des événements, dans lesquels elles voyaient, avec le verbiage appauvri qui les caractérise, une "disparition de résidus semi-féodaux", la "modernisation du pays", et le "développement des forces productives" L'entreprise furieuse des uns, l'aveuglement complice des autres, entraîna la disparition des valeurs, de la culture et de l'univers matériel d'une forme de vie en société, qui, avec tous ses défauts, était largement supérieure et bien plus civilisée que celle que nous connaissons²³. »

Persuadez-vous que malgré tous vos efforts pour ressusciter un cadavre, il n'en reste pas moins un cadavre²⁴.

Le capitalisme est un système polymorphe, dès son origine et à l'époque de la reproductibilité technique, et encore plus particulièrement dans sa phase *spectaculaire-marchande*, un système s'éloignant toujours plus de l'authentique : sa « démocratie », sous contrôle policier, autorise *sa* propre « critique » et « contestation » à manifester dans la rue, ce qui permet au capitalisme de survivre en s'adaptant à ses propres crises avec profit, sans évidemment, rien changer, et creusant plus encore l'état de crise qu'il ne domine plus, le capitalisme s'étant emparé de pratiquement toutes les activités humaines, il s'est même emparé de celles qui auparavant, lui échappaient, comme l'art, comme également la construction des maisons, qui auparavant faisait appel à la poly-activité et, au soutien mutuel au sein d'un peuple qui pouvait, dans ce domaine aussi, se dire autonome, souverain, actif et créatif. Le capitalisme, une technique assez élaborée de domination marchande, qui aura rendu abstraits l'art, la politique, la contestation.

Le capitalisme stérilise tout et lui-même par la même occasion, avec la cerise sur le gâteau, d'être parvenu à rendre à l'argent, sa véritable nature de valeur abstraite, par sa dégradation spéculative jusqu'à son effondrement.

Immoralité, destruction de la famille, qui déjà est réduite à rien : un père une mère un ou deux enfants voir même la monoparentalité, de toute façon ni le logement ni la ville ne sont faits pour les enfants.

Destruction du travail et de la nation, épuisement et pollution des milieux de vie et mécanisation des rapports entre individus, dont on ne peut pas dire que la cause de cette dégradation, (tout comme de la perte massive d'emplois) est la faute aux étrangers : c'est bien celle des robots, des macabres « boîtes à dialogue » avec quoi nous nous trouvons à « converser » systématiquement, aux guichets automatiques, aux bornes interactives, alors que les courses par et sur internet ont envahi en moins de quinze années notre vie quotidienne.

Mais après tout, *un peuple heureux n'a pas besoin d'humour*²⁵ ! Dramatique irréversibilité de ces transformations, par lesquels six milliards d'individus isolés trouvent, peut être, six milliards de réponses mais qui s'entrecroisent sans jamais se rencontrer, *déconnectés d'un projet d'émancipation global*.

Mais alors que s'installent dans nos villes, des lieux de solidarités, des petits commerces de proximités et équitables, des AMAP, *sympathiques et nécessaires* dit Jappe, les réponses qui relevaient de la politique pratique, du *concejo abierto*, soumises à l'accord du grand nombre, ne se

23 Les amis de Ludd II, pp. 123, 125, 126, 137-138.

24 Malevitch, « *Ecrits* » : « *Une architecture qui gifle le béton armé.* » Ivrea, 1996, p. 300.

25 Expression de Staline, au sujet du cinéma d'humour critique.

trouvaient jamais dans des considérations théoriques ou dans l'opinion d'une personne, il ne s'agissait pas de problèmes à solution unique.

Fragilité : 2 400 ans après la démocratie Athénienne, ce qui a été détruit se régénérerait-il dans le mouvement d'occupation de la Puerta del sol à Madrid (et ailleurs) retrouvant le centre, l'humain dans un projet d'émancipation global ?

De retour sur Terre, c'est alors un monde fini, petit et dénué de centre.

La conquête de l'espace est au point mort, cinquante ans plus loin, après l'envoi du premier homme dans l'espace. Une chute et un retour sur Terre comme on sort brutalement d'un rêve en ratant une marche. De retour, cinquante ans plus tard, la planète est totalement dévastée, *étroite* et *bornée* tant économiquement que géographiquement. L'humanité est seule dans un étrange face à face avec elle-même, parmi tous les effrayants problèmes que la société mondialisée ne surmontera pas. La majorité des populations est divisée en ghettos, en îlots séparés les uns des autres, enfermés et abrutis par la peur entretenue où chaque fois que l'on sort de son *Moi*, on entre à l'étranger. Triomphe du *Je* tyrannique sur le *Nous* totalitaire qui fait disparaître l'individu, sans pour autant que ce « *Je* » soit singularité, mais plutôt son renoncement qui, dans le même temps, fait disparaître toute communauté, le collectif. Des nouveaux apartheid de pestiférés tels les irradiés de Fukushima, aux populations des banlieues, des condamnés des nouvelles maladies ou du renouvellement des anciennes. La vie sur terre est devenue précaire, et à une époque où des individus d'une partie à l'autre du globe peuvent se rencontrer en quelques heures, le mode d'existence est devenu paradoxalement univoque. D'autres, fuyant leur région infestée par la guerre, la famine, la dictature, les catastrophes, se noient par centaines ou sont parqués en rétention derrière des hauts murs, en Palestine, en Europe et ailleurs. Partout le même constat, la majorité des femmes et, des hommes sont expropriés de leur vie sociale, mais aussi de leur tête et de leur corps, et les richesses accumulées sont entre les mains de quelques uns.

Il n'y a plus d'espace public où le vandalisme est l'une des expressions de cet exil.

L'escalade sécuritaire stimule une humanité étrangère à elle-même, et stimule le processus de production de choses et de technique de gouvernement. Le capitalisme peut-il être écologique ? Non, mais écologiste oui ! Car ça rapporte.

Les algorithmes génétiques « miment, avec des techniques algorithmiques, autrement dit avec des ordinateurs, les phénomènes d'adaptation des espèces aux conditions environnementales²⁶. Ils simulent l'évolution de populations en se plaçant dans une perspective darwinienne, où les individus les plus adaptés se reproduisent et donnent à leurs enfants une partie de leur patrimoine génétique, tandis que les moins adaptés disparaissent sans descendance²⁷. » Au dernier stade du déclin des scientifiques et intellectuels, ces célèbres Sages, soulèvent, sans humour, la question de la perpétuation de l'œuvre de l'homme dans le monde après que l'homme ait disparu : « Et comme, selon les philosophes, l'impératif éthique commande tout à la fois de se perfectionner et d'œuvrer au bonheur des autres, quoi de plus éthique que de fabriquer des machines intelligentes ! En effet, à défaut de contribuer au bonheur de nos congénères, les machines intelligentes attesteront de nos qualités et de notre perfection tout en se souvenant, pour des siècles et des siècles, de nos présences et de nos réalisations²⁸. » Et cette annonce de *Lyon citoyen*, d'avril 2012 : « *T'robots !* : Gros carton mondial pour la 2^e édition d'Innorobo, salon européen de la robotique de service, à Lyon. (...)

26 C'est-à-dire la dégradation de ces conditions : aux radiations nucléaires, à la propagation de la chimie et de l'amiante, à la dévastation des forêts et des océans.

27 Jean-Gabriel Ganascia, *L'Intelligence artificielle*. Le Cavalier Bleu. 2007, p. 124. Jean-Gabriel Ganascia est professeur à l'université Pierre et Marie Curie (Paris VI), chercheur au LIP6, il enseigne l'informatique, l'intelligence artificielle et les sciences cognitives.

28 Jean-Gabriel Ganascia, *L'Intelligence artificielle*, p. 118.

Humanoïdes plus vrais que nature et toute la clique internationale de nos futurs compagnons de la vie quotidienne (...). Trop fort, trop beau ! »

Alors que nous vivons de plus en plus éloignés de notre propre existence d'humain, une expérience presque trop loin de nous-mêmes pour être réellement sensiblement éprouvée et ressentie, nous sommes étrangement rapprochés de l'infiniment petit de l'atome, de l'immensément grand de l'espace, ou de la vie et des coutumes de reproduction des dinosaures dont les démonstrations scientifiques foisonnent dans la presse. « Mais comment l'Etat, l'appareil de la technocratie, pourrait-il renoncer au contrôle d'une technologie toute-puissante, si complexe et dangereuse, qu'à l'évidence on ne peut la mettre entre toutes les mains ? La centralisation, la hiérarchie, le secret, la militarisation, auxquels le nucléaire a servi de prétexte, feront fleur bleue auprès de l'absolutisme issu de la technologie du pouvoir suprême. Sans doute avons-nous déjà livré beaucoup de notre liberté aux technocrates. Notre dépendance est à peu près totale pour l'énergie, l'eau, la nourriture, le logement, les soins, l'éducation. Raison de plus pour combattre ces projets d'asservissement ultime et redevenir, si peu que ce soit, nos propres maîtres²⁹. »

Militarisation, centralisation, secret : Hiroshima, Tchernobyl, Fukushima.

iPad2, tous à la file pour la tablette Apple. « *iPad2, tutti in fila per la tavoletta Apple* » Tract diffusé lors du référendum italien du 12 juin 2011, sur le nucléaire, l'eau et la justice.

Extrait : « Si le catastrophisme représente ce qu'il y a de plus moderne dans la bureaucratisation en cours, le pacifisme en incarne le côté le plus archaïque. Caricature œcuménique de l'internationalisme du mouvement prolétarien du XIXe siècle et de l'antimilitarisme qui avait accompagné sa résurrection pendant les tentatives révolutionnaires des trois premières décennies du XXe siècle, le pacifisme a été un des principaux instruments employés par les totalitarismes de toute couleur pour s'assurer une pénétration idéologique dans le champ adverse. Il a constitué la justification de la comédie de la non-intervention des principales puissances dites démocratiques dans l'Espagne révolutionnaire assiégée par les franquistes, massivement appuyés par l'Allemagne nazie et par l'Italie fasciste, pendant que le stalinisme la désagrégeait de l'intérieur avec l'aide d'autres forces républicaines. On sait comment cela a fini : les staliniens se libèrent de manière sanglante de leurs adversaires anarchistes et poumistes, pour encaisser le pacte Ribbentrop-Molotov, qui laissait les mains libres aux grandioses programmes nazis d'expansion.

« Un fait particulier dans la biographie de Sarkozy en dit long sur son expérience dans la manipulation médiatique. En 1987, il était chargé de mission pour la lutte contre les risques chimiques et radiologiques en sein du Ministère de l'Intérieur. À ce titre, Sarkozy a été de fait conseiller à la "communication" du gouvernement sur les conséquences de la catastrophe [de Tchernobyl]. Peu de gens, sauf les victimes du cancer de la thyroïde, se rappellent l'énormité des mensonges officiels à cette occasion -le nuage radioactif s'était arrêté à la frontière, il n'y avait absolument rien à craindre, etc.» (« L'Achèvement », *Conditions modernes de la domination*, 2008).

Ainsi³⁰, puisque l'ordre du jour est à la paix, on oublie le nucléaire « civil », pour évoquer seule et bien mal à propos la guerre nucléaire (l'affiche d'Einstein date d'ailleurs de 1955 et non de 1941³¹) : ainsi dans les mobilisations de l'opinion, la main droite ne sait pas ce que fait la gauche, celle d'un samedi oublie celle du samedi précédent.

²⁹ Pièces et main d'œuvre. *Aujourd'hui le nanomonde. Nanotechnologies un projet de société totalitaire*. Article 5 - *Les engins de pouvoir*, l'Echappée. 2011, p. 132.

³⁰ Ce chapitre et les suivants, font référence à un tract distribué lors de la manifestation "pour la paix", du 2 avril à Rome.

³¹ La citation d'Einstein non datée, distribuée lors de cette manifestation "pour la paix", laissait penser qu'elle faisait référence à la guerre contre Hitler, alors qu'elle renvoyait à Hiroshima.

Demander à Sarkozy comme équitablement à Kadhafi de «cesser le feu, d'arrêter la guerre, la violence, la répression³² », c'est déjà apprendre à s'en remettre à eux, ça serait comme invoquer une Protection Civile qui sache mieux contrôler tous les désordres : des réfugiés, aux explosions nucléaires, aux révoltés.

Les Egyptiens sont depuis peu remplacés dans le spectacle de l'actualité parce qu'ils ne sont pas encore réduits en victimes à secourir: ils ont agi, et peu pacifiquement, pour démanteler leur «service de sécurité ».

Nous avons encore plus de bureaucraties *de protections* à éliminer, et avec elles toutes les productions qui les rendent si indispensables.

Italiens, encore un effort si vous voulez être républicains...

Rome, le 2 avril et le 12 juin 2011. »

Texte intégral en français et lien pour le texte en italien : www.abbastanzanormale.it.

Chronique du désastre de Fukushima

« ”Pour ne pas affronter une mort présente comme jamais encore dans la réalité nucléaire, on en fait le principe bâtisseur. On mise sur une reprise de la vie, celle-ci dût-elle s'appuyer sur les forces de mort³³”. Il n’y a pas de “menace nucléaire”. Il y a actualité, effectivité et réalisation. Dans le temps de la fin, le genre humain devient producteur d’apocalypse. Nous sommes affligés de voir combien, face au néant, certains se réfugient dans un culte du sapeur-pompier martyr qui satisfait la grande soif qu’a le monde entier pour l’image d’un Japon sacrificateur quand le sacrifice, c’est celui du peuple japonais qui pour une part pleure sous la neige aujourd’hui, et qui pour l’autre part mourra demain, après-demain, et encore après-demain. Ce peuple japonais doit demander justice pour haute trahison, non des dieux ou de la nature, mais des responsables irresponsables. Des coupables donc³⁴. »

Nadine et Thierry Ribault : « *Chronique du désastre de Fukushima*. Encyclopédie des nuisances, 2012.) Comme chacun s’en souvient, un tremblement de terre, un raz de marée et, un accident nucléaire ont frappé la région de Fukushima, au Japon, en mars 2011. En suivant les initiatives de Wataru Iwata, fondateur d’une association appelée “Projet 47”, visant à faire en sorte “que les gens accèdent à l’information juste et exacte et prennent conscience de ce qui est véritablement en train de se passer”, les auteurs retracent la chronique des événements qui ont suivi le déclenchement de l’accident à la centrale de Fukushima – tergiversations du gouvernement et de l’entreprise responsable de la centrale, désinformation de la population, à qui l’on ne cesse de répéter qu’il n’y a aucun danger –, et rappellent la manière dont l’industrie du nucléaire “pacifique” a été promue par le gouvernement japonais depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, en collaboration avec les États-Unis, afin de rendre non seulement acceptable mais désirable une technologie que les bombardements d’Hiroshima et de Nagasaki avaient marquée du sceau de l’infamie. L’ouvrage met en lumière le rôle joué par des organisations mafieuses ou semi-mafieuses telles que la Fondation Sasakawa dans la négation des conséquences des catastrophes de Tchernobyl et de Fukushima sur la santé des populations, ainsi que le rôle joué par les yakuza dans l’assistance aux populations immédiatement après la catastrophe, se substituant à des “pouvoirs publics” étatiques et locaux totalement dépassés par les événements. Sont également remis en question un certain nombre de clichés concernant ce qu’il est convenu d’appeler la culture japonaise, qui rendrait la population particulièrement apte à se résigner à une sorte de fatalité. La

32 Idem : la bonne conscience pacifiste faisait un appel aux deux parties, Kadhafi et Sarkozy, pour la paix et pour le bien du peuple Libyen.

33 Annie Le Brun. *Perspective dépravée*, la Lettre volée. 1991.

34 Nadine Ribault (écrivain) & Thierry Ribault (chercheur au CNRS et à la Maison franco-japonaise de Tokyo), « *Le cœur qui tremble, lettre à un ami de Kyoto* », Libération, 23 mars 2011.

réalité est fort différente, comme l'attestent notamment les pillages constatés après la catastrophe, ainsi que les sentiments de désespoir et de panique qui animent de larges couches de la population. »

Corrélativement, à gauche, à droite et à gauche à droite

Avec l'effondrement des conditions biologiques de notre survie et, corrélativement avec la mainmise de la technoscience sur la survie et la reproduction biologique ; avec l'impuissance grandissante des êtres humains sur le cours de leur existence, vidant de leur substance les concepts de raison, de liberté et de démocratie ; avec l'impuissance grandissante, le recul et l'affaiblissement de l'Etat ; avec la privatisation des biens communs, les luttes et conflits se sont déplacés sur les *conséquences* de la société de classes, qui n'est plus celle du XIX^e siècle ni du début du XX^e siècle, et prennent une autre figure.

—Du côté conservateurs, certains voudraient un retour en arrière, réenraciner les populations, l'homme, « simplement leur désir s'accompagne d'images dont la plupart, au lieu d'être relatives à l'avenir, sont empruntées à un passé d'ailleurs en partie fictif. Les autres désirent purement et simplement maintenir ou aggraver la condition de matière humaine à laquelle le prolétariat est réduit³⁵. » — Il n'y a plus l'illusion gauche-droite, tombée avec celle des partis politiques, quels qu'ils soient, l'autre facette de l'effondrement de tout lien. C'est par centaines de milliers que les « citoyens » sont ballotés d'un extrême à l'autre, avec des partis jetables une fois le leader consommé. Voici pour la civilisation des loisirs un bon exemple. En même temps la lutte contre la société de classes et ses fondements, pour sauvegarder notre planète, nous-mêmes, le vivant et sa diversité, est d'actualité.

Mais les systèmes totalitaires, dit-on, reposent sur la dissolution des classes sociales en société de masses, auparavant représentées par les vieux partis démocratiques. Aujourd'hui la dissolution de notre démocratie parlementaire survient avec la banqueroute et l'effondrement des vieux partis gauche-droite démocratiques et celles du *parti* politique en général, ce qui fait mécaniquement, émerger les extrêmes, et laisse sur le pavé des îlots de population séparés les uns des autres par des murs de béton et par la haine entretenue. Depuis les systèmes totalitaires on n'avait pas envisagé qu'un système ou une organisation « démocratique » puisse réussir à détruire l'identité individuelle, ou celle d'une population, de façon permanente. Le problème n'est donc pas que le « peuple », qui n'a *jamais* été un élément homogène, n'existerait plus, ou qu'il serait divisé en « bon » et « mauvais » peuple : le travailleur honnête pur et bon d'un côté, et tout le mal qui viendrait du métèque, du juif ou de l'arabe, du chômeur et du jeune des banlieues, de l'autre.

Une fragmentation de peuples dont la cartographie est brouillée par la désastreuse marchandise, sa logique de l'intérêt, partout. Le sublime et mesquin intérêt individuel concurrent avec la multiplication des crises qui rongent toute la société et sapent le capitalisme sur ses propres bases. Mais même avec toutes les catastrophes, le capitalisme ne disparaîtra définitivement que lorsqu'il rencontrera ce *rien* : des individus *en tant que rien de spécial*³⁶, ces individus sans identité figée, ces individus singuliers, un imaginaire qui contrecarre celui, actuellement hégémonique, de la croissance illimitée, du progrès technologique contre l'humain, de l'absence de tout sens éthique, de la concurrence généralisée de la société de classes. Ce changement ne pourra être le fait d'un prolétariat, d'une classe, d'une ethnie, d'un parti politique, ni le fait d'une quelconque « victime » ou minorité visible. Ce changement sera le fait d'individus sans qualités, émancipés des catégories présentes, dans un refus de la catégorisation sociale qui, à elle seule, maintient en place le présent ordre social. Un changement, une subversion, qui se signifie et prend sens en dehors tous secteurs

35 Simone Weil, *L'enracinement*, Gallimard, 1949.

36 Nathalie Quintane, *Tomates*, P.O.L. l'Aube, 2010.

sociaux, de toute niche sociale accaparée par les spécialistes ou les professionnels de la représentation, en dehors de leurs bulles schizophrènes liées à la consommation, à la production aliénée, au clientélisme. Les luttes sociales actuelles protéiformes qui prennent forme, dans le monde globalisé, sont une réflexion politique qui remet en question la nature de la prétendue richesse capitaliste : "plus rien à défendre du capitalisme si ce n'est sa chute", une percée sur la reconnaissance de l'individu et, de la démocratie directe à l'heure de la chute de quelques despotes particuliers, une percée contre la corruption généralisée : « Ce n'est pas par hasard si la révolution tunisienne a commencé contre le chantage du travail, et a chassé, dans les mêmes personnes, les plus grands capitalistes et aussi bien que chefs de la "mafia" et les tyrans politiques (histoire traduite dans www.abbastanzanormale.it) : mais cette libération a été interrompue —comme en Egypte— en imposant comme obligation de choisir des professionnels de la politique pour décider de la constitution et pour gouverner. *Un Etat de minorité sous tutelle*, dirait Kant : le même qui persiste en toutes "nos" démocraties³⁷. »

Le travail et le travailleur sont sans plus aucune valeur. La robotique, pour la production de pacotilles, remplace avantageusement le travailleur, comme pour les peuples en Afrique et ailleurs « libérés de leur sauvagerie », dans le monde plus dur, plus précaire, plus réactionnaire, plus pervers : la robotique, la justice et la loi, sont arbitrairement tout et le dialogue rien, condamnant chacun à perdre toute confiance, envers ses propres expériences subjectives et sa propre capacité d'auto-organisation collective, renvoyant les individus mués en ghettos à s'opposer les uns autres dans une concurrence acharnée, au bureau comme dans la vie quotidienne, dans la suspicion entre femmes et hommes. Une fois que l'on a accepté la logique de ce totalitarisme *ligh*, habitué à ce qu'on n'ait plus de prise sur sa vie ni sur son éducation, ni sur celle de ses enfants, une fois désarmé de toute critique, c'est alors la justice qui répond de tout, qui statue sur tout et sur n'importe quoi : l'homme définitivement dépossédé de tout, de ses modalités d'interaction avec l'autre, de sa liberté. Des violences conjugales aux actes de haine raciale et, aux crottes de chien sur le trottoir —les professionnels de la justice ont parfaitement assimilé *la mécanisation des relations*, en tant que mécanique du pouvoir et de contrôle social—. Une construction-déconstruction du monde dans tout ce qui le composait, et auquel il croyait, et tel qu'il est devenu : pauvre, informe, violent, sans direction ni centre ni horizon, misérable. Et collabore à cet appauvrissement, la société entière est soumise à une logique démente, aux sciences modernes et à la conception évolutionniste et (techno)progressiste de l'histoire (le sens de l'histoire), contribuant *au jour le jour, à détruire la politique, la remplaçant par une affaire technique*. Ainsi, le candidat François Hollande (PS), lors de la campagne présidentielle (en mars 2012), propose le remplacement du concept de « *race* », — c'est-à-dire de l'interdire constitutionnellement— par celui de « *diversité* » : plus de politique mais du technique. La technique moderne a acquis une parfaite autonomie, il n'y a plus de pilote pour le politiquement correct, cette novlangue est dorénavant automatique. Elle supprime l'affrontement critique de tout ce qui a été construit, le dialogue et l'éducation. Elle est une technique qui demande de renoncer à notre propre volonté d'affrontement, de remplacer une fable par une illusion, ou, si l'on veut, un Sarkozy par un Hollande. Elle est la fiction narrative construite sur la réalité telle qu'elle est du système qui sans être totalitaire en apparence, voudrait que chacun agisse conformément aux règles d'un monde fictif, qui répond à tout et de tout. Mécaniquement la société s'est muée en une société de masses avec l'effondrement des partis politique et des classes sociales, en quartiers et sans boussole, alors que le sacro-saint cours de l'histoire s'est encastré contre un mur. Une mue ni favorable pour le capitalisme, ni pour les masses sans valeur et sans carte d'état-major, le *jugement de l'histoire*, comme celui de dieu, ne fera plus trembler les malheureux « à contre-courants ». *Rien n'étant écrit, tout est possible*, même en terme de destruction.

37 « *Siamo tutti Greci, anzi Ateniesi* » (Nous sommes tous Grecs, mieux encore, Athéniens) tract diffusé le 1^{er} Mai à Rome.

De même, il n'y a plus de raison de douter que nous sommes capables de détruire toute vie organique sur terre au même titre que nous sommes capables de faire naître des enfants créés en éprouvette —une banalité qui ne crée même plus d'émotion—. Ni même l'abîme repeuplé, même avec la production en laboratoire d'animaux transgéniques qui sert, entre autres choses, à étudier quelles mutations devront subir les humains pour cohabiter avec la radioactivité, la pollution chimique et électromagnétique, etc.

Mais à ce stade sans bonheur, le *négatif*, c'est-à-dire le capitalisme, a lui-même détruit les vieilles valeurs et idéologies bourgeoises, tels que le *travail*, la *famille*, la *patrie*. Dans le Contrat de Première Embauche (CPE) (loi abolie par des luttes sociales contre l'économie), on y retrouvait tout le mépris envers les futurs travailleurs : malléabilité et, précarité, retranscrits par la novlangue en « flexibilité ». Le mépris de cet esclave salarié, « *le sujet automate* », dédaigné parce qu'il ne servirait que les basses nécessités de sa propre survie ou de celle de sa famille, jetable à tout instant, remplaçable par un robot : « le dernier stade de la société de travail, dit Hannah Arendt, la société d'employés, exige de ses membres un pur fonctionnement automatique³⁸ ». Tout le mépris de ce qui n'est pas la valeur argent cette abstraction dont le « *sujet automate* », cet employé, est exclu, comme de la civilisation des loisirs. A peine entré, il en est rejeté. Devenu alors chômeur, il est mis à l'index, voleur et paresseux vivant sur le dos des travailleurs. Le *sujet automate* est non seulement celui d'en bas, mais il se retrouve également dans presque toute la hiérarchie, toute autant méprisée, qu'un domestique. Le *travail* n'est plus l'activité sociale qu'il était, il n'a plus de sens : socialement et anthropologiquement parlant, il ne crée plus de lien et ne construit plus de communauté. Il désolidarise et l'extrême mécanicité de ses tâches, complètement désolidarisée du tout produit, le rend simplement absurde. On ne travaille plus maintenant, on ne crée plus en 2012, on ne confectionne plus : on cherche un salaire. Le *travail* n'est qu'une négativité mondialisée, avec ses conséquences directes : la pollution, les maladies, pauvreté de la production, pauvreté du producteur et ses souffrances et suicide dus au travail. Le *travail* dévaste la *famille* et la *patrie*, et dans le même temps les rapports civiques et citoyens, les rapports entre employés, les rapports sociaux.

La *famille* est une survivance archaïque gélifiée par la bourgeoisie, elle reste le modèle des néoconservateurs et est d'un intérêt réel pour le marchand ; mais elle est un obstacle pour la flexibilité de l'emploi (principalement celui des femmes) et elle est un obstacle pour les logements chers. L'éducation, qui fût un temps prise en charge par l'Etat est privatisée, abandonnée aux marchands. Quant aux familles, il y a bien longtemps qu'elles n'éduquent plus leurs enfants, elles n'en ont ni le temps, ni le goût, ni aussi les moyens financiers et ou intellectuels. La dynamique du capitalisme ne peut s'empêcher de détruire les valeurs éthiques, quelles qu'elles soient, même celles qui lui assurent la pérennité de la consommation de ses marchandises. Et la question n'est pas de savoir si le capitalisme peut ou pas se passer de la famille : il la détruit comme il le fait de toute chose, de toute institution, de toute valeur, c'est dans son caractère. Le capitalisme par sa dynamique aboutit à la destruction de toute forme de lien, de culture, et donc de solidarité.

Sans retour en arrière

Disparaissent l'irremplaçable prolétariat, l'ouvrier, le bon peuple, le système gauche-droite, tout ce qui maintenait une certaine rationalité, et offrait une explication cohérente du système dominant qui n'est plus le même sans être tout à fait un autre —mais où la prolétarianisation s'est étendue dans le monde—. Le héros de l'histoire n'est donc plus le prolétariat, ni l'ouvrier, dissous avec la Chute-du-Mur. Moishe Postone affirme : « La lutte contre le capitalisme est donc une lutte entre l'homme et la valeur, et non entre le prolétariat et la bourgeoisie, [...]. De la même façon, la bourgeoisie n'est pas le "poste de commandement du capitalisme", mais une simple élite de fonction au service de la

38 Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne. La vita activa et l'âge moderne*, Agora, 2011, p. 400.

domination de la valeur³⁹ ». Anselm Jappe poursuit : « Tous les antagonismes prétendus d'antan, le prolétariat et le capital, le travail et l'argent accumulé risquent de disparaître ensemble, enlacés dans leur agonie : c'est la base commune de leur conflits qui est en train de disparaître⁴⁰. » George Orwell prolonge : « C'est que le machinisme n'entraîne pas seulement à sa suite la dissolution progressive de l'expérience humaine, il transforme radicalement son environnement⁴¹. »

Un futur-présent sans avenir, le *no future* du monde étroit et fermé qui est entré en fermentation, nous condamnerait-il à un « retour en arrière⁴² » ? Ce va-tout est traversé d'hésitations, de contradictions et des reculs de la part de conservateurs, de gauche comme de droite et des milieux gauchistes et écologistes. Tentation ou panique chez quelques uns des néo-réformateurs intellectuels, alors que d'autres formes de critiques et de pratiques sociales ont commencé à se formuler vivement et internationalement. D'un autre côté, dans ce désastre capitaliste, des conservateurs (au sens philosophique commun, non pas au sens politique de néoconservateur) seraient portés à être des alliés de circonstance des contestataires les plus radicaux, d'un large mouvement contestataire étendu à toute la planète. Mais en finalité, en réalité, tout oppose les uns et les autres : si les uns rêvent du paradis perdu travail-famille-patrie du « capitalisme raisonné », d'une « humaine » société de classes, en nouveau réformateur, les autres dans leur diversité rêvent d'abolir ce système si négatif, qui a mené là, si loin, le désordre et la déshumanisation.

L'histoire du capitalisme est celle de l'homme, qui se jette du haut d'un immeuble de dix étages, et qui lorsqu'il arrive au niveau du premier étage, dit : *jusqu'ici tout va bien*.

Résistances et démocratie directe, lien et repère politiques des néoréformateurs et des contestataires radicaux

« Seul l'homme peut exprimer cette distinction et se distinguer lui-même ; lui seul peut *se* communiquer au lieu de communiquer quelque chose, la soif, la faim, l'affection, l'hostilité ou la peur. Chez l'homme l'altérité, qu'il partage avec tout ce qui existe, et l'individualité, qu'il partage avec tout ce qui vit, deviennent unicité, et la pluralité humaine est la paradoxale pluralité d'êtres uniques⁴³. »

Le don n'est pas une chose, il est toujours « une relation sociale synthétique *a priori*, qu'il est vain de vouloir réduire aux éléments qu'il relie⁴⁴. » Des liens comme repère et des repères comme liens, là où tout ou presque tout a été déconstruit délité ou totalement détruit, la démocratie directe est avant tout une relation sociale incarnée par des individus ordinaires, une organisation vivante. Autrement dit, la vie ordinaire de la « cité » démocratique est une transformation incessante de ses organes, où la modernité est seul le rapport social, d'individus, d'émancipation : l'opposé absolu de toute autre forme de « démocratie », l'opposé de la modernité économique ou technologique, des pauvres copies qui ne sont, en général, que de coquilles vides qui excluent le social, l'individu et la singularité : le dialogue.

39 Moishe Postone, *Marx est-il devenu muet ? Face à la mondialisation*, l'Aube, 2003.

40 Anselm Jappe, *Crédit à mort*, Lignes, 2010, p. 123 et p. 121

41 Bruce Bégout, *De la décence ordinaire*, Allia, 2008

42 Référence à Jean-Claude Michéa, *Le complexe d'Orphée. La gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès*, Climats, 2011.

43 Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Agora, 2011, p. 232.

44 J. T. Godbout et A. Caillé, *L'Esprit du don* (1992), La Découverte, 2000, p. 28.

Cette démocratie directe est une relation sociale, qui prend en compte la nature de l'homme, sans idéalisation, elle est une forme de relation sociale d'humains avec toutes *nos* imperfections. L'homme, c'est-à-dire soi, est corruptible, et c'est ce que le capitalisme et les pouvoirs totalitaires exploitent. La corruption, ou, la reconnaissance de soi —séduire, être séduit— est commune à chacun. C'est ce que savaient les Athéniens à l'époque de Démosthène, problème qu'ils avaient solutionné d'une manière politique en diminuant le pouvoir des magistrats, par le tirage au sort : en ne se fondant pas sur l'idée que tous les hommes sont égaux en compétence, mais qu'ils sont tous assez compétents pour ce qu'on leur demande. Ce rappel que, ce qu'on appelle un peuple, ce qu'on appelle un individu, c'est-à-dire une forme de souveraineté, exige aussi un don de son temps pour s'en ressaisir. « On fait souvent aussi, et à juste titre, la remarque que cette démocratie n'était pas seulement une constitution et une série d'institution, *mais un mode de vie*⁴⁵ ».

C'est par le langage, qui fait de *l'homme un animal politique*, que notre planète re-découvre la démocratie réelle, sa pratique, dans ce large mouvement international de rupture de l'isolement que représente le mouvement des occupations. Et assurément, notre modernité est très ancienne, ce que démontre, s'il le fallait, ce mouvement actuel de démocratie. Démocratie qui n'est pas un but mais un moyen radical, au sens de racine et comme de radicalité résistante, elle est lutte radicale et remède politique radical. « Mais, dit Anselm Jappe, dans tous les cas ces antagonismes ne coïncident plus avec les *anciennes lignes* de partage constituées par la "lutte de classes"⁴⁶. » C'est un point important que soulève par la pratique ce mouvement, sans idéalisation : retrouver *du sens commun* dans et par des occupations stratégiques des places et des rues, libérées de la privatisation marchande et du pouvoir central régalien de l'Etat, incarnant tout le pouvoir de la société de classes, de facto sans classes. Intelligentes et habiles, ses occupations, se font sur les domaines publics, jusque là usurpés et accaparés par la puissance de l'imposture de la marchandise et celle de son protecteur l'Etat⁴⁷. Domaines occupés et réappropriés par des individus *en tant que rien de spécial*, hors classes, hors spécialisation politique et sociale, hors catégories, hors identité sociale déterminée et déterministe : ceux-là s'y sont reconnus, s'y sont dévoilés, et n'ont pas eu besoin de qualité et de titre héroïques. Souverains, auto-adoubés, ils redécouvrent donc la politique et renversent cette fatalité du *peuple qui a abandonné la politique est un peuple proche de la ruine*. Ces expériences de démocratie directe démontrent, s'il le fallait, que l'on peut faire sans les professionnels politiques, sans les juges, sans les partis et sans les bureaucraties, que l'on peut développer le dialogue direct par delà les anciennes divisions et par delà les lignes de séparation instituées, de séparation —le racisme, le sexisme, les catégorisations sexuelles, etc.— en suspendant pratiquement les antagonismes et les anciennes lignes de partage constituées par la "lutte de classes". On comprendra, dès lors, pourquoi les partis et organisations de gauche ne peuvent y participer, professionnels qu'ils sont de la corruption, du dévoiement, du mensonge et de la pauvreté organisée. Les partis politiques relèvent de l'Etat, ils sont à la fois garants et acteurs de l'organisation de la division sociale articulée autour de l'Etat, et *l'Etat est une chose froide qui ne peut être aimé ; mais il tue et abolit tout ce qui pourrait l'être ; ainsi*, dit Simone Weil⁴⁸, *on est forcé de l'aimer, parce qu'il n'y a que lui. Tel est le supplice moral de nos contemporains*. On peut dire aujourd'hui que l'Etat, l'argent et la marchandise ont remplacé tous les autres attachements.

45 Mogens H. Hansen. *La démocratie athénienne, à l'époque de Démosthène*. Les Belles lettres, 2003, p. 364. Souligné par nous.

46 Anselm Jappe, *Crédit à mort*. Lignes, 2010. Souligné par nous.

47 Ce qui ne remet pas en cause, ni ne condamne d'ailleurs, l'utilité de la grève dans l'industrie ou sa pratique et son existence ailleurs. Sur ce point, voir l'occupation de la télévision et les stations de radios par les femmes d'Oaxaca en 2006.

48 Simone Weil, *L'enracinement*, Gallimard. 1949.

Que les partis politiques, les bureaucraties, considèrent ce mouvement du seul point de vue des ruines qu'ils ont produites et d'où ils se tiennent, qu'ils essaient bien de comprendre ce qui arrive sans eux et de s'en arranger, de se trouver une dignité tout à fait inattendue, est déjà en soi un fait sans précédent —c'est déjà une victoire pour ce mouvement—. Mais la vérité et la réalité ont depuis longtemps quitté leur bord, et le bord des *chauds jugements d'intellectuels qui jaugent tout à l'aune de la domination*. Quant à l'état de la presse des mass médias il se résume ainsi : Sexe, Sang, Sport. Notre époque est tellement empoisonnée de mensonges qu'elle change en mensonge tout ce qu'elle touche.

Et nous sommes de notre époque, et lorsque l'on juge ce qui n'est pas nous, nous ne trouvons, après tout, que les schémas de notre esprit, mais trop souvent de notre esprit colonisé. *La malveillance et le dénigrement sont les deux caractères de l'esprit français*, disait Châteaubriant, caractère aujourd'hui mondialisés. « Quant au caractère des journalistes, il est imprimé en toutes lettres dans les titres sur la journée du 25 Avril⁴⁹ : "Sifflements des No-Tav sur la place"..., (*la Repubblica-Torino*), "Les No-Tav contestent les partisans, Polverini⁵⁰ ne va pas au cortège", (*Il Fatto Quotidiano*). [Ces deux titres volontairement ambigus, laissent entendre que les No-Tav auraient sifflé tout le monde, y compris les anciens « partisans » antifascistes, les journalistes renvoient ici les No-Tav comme étant des extrémistes, antipatriotiques et anti-démocratiques, qualifiés de terroristes. Des terroristes comme ceux, de gauche et de droite, qui auraient été tous coupables des violences du terrorisme d'État lors des « années de plomb » en Italie —où les « extrémismes opposés », réels comme spectaculaires, furent l'instrument de l'État.] Quand les No-Tav « défilaient avec les partisans [antifascistes] du Val Susa et ont sifflé "leurs" représentants politiques pro-Tav⁵¹ », ce qui dément donc les allégations mensongères journalistiques. « Dans ce que nous nommons de ce nom, jamais, dit Simone Weil, le peuple n'a l'occasion ni le moyen d'exprimer un avis sur aucun problème de la vie publique ; et tout ce qui échappe aux intérêts particuliers est livré aux passions collectives, lesquelles sont systématiquement, officiellement encouragées⁵² », par les partis politiques et les journalistes.

Comment faire sans les politiques et les juges professionnels, comment faire sans les partis et les bureaucraties, tout en sachant que la nature humaine est complexe dans ses amours, ses haines, ses craintes, ses violences et ses passions. Et comment faire avec l'indifférence aux affaires publiques, la neutralité en matière politique, qui sont aussi des causes de développement de totalitarismes — sauf que dans notre société, il n'y a pas de structure de l'ordre nazi ou stalinien—. Le système capitaliste fondé sur la compétition et la consommation de foules atomisées, a provoqué l'apathie et même l'hostilité envers la vie publique, envers les partis politiques, et non seulement dans les couches sociales qu'il exploite et exclue de la production active et de la consommation. Ainsi l'atomisation massive de notre société a été obtenue par la liquidation progressive de tout lien, où chacun est l'étranger de l'autre, substitué par la production libre d'identité fictive, d'individus indifférenciés. Certes, l'ordre social, quel qu'il soit, est plus ou moins un ordre oppressif sur l'individu ou les minorités, et à la brutalité guerrière vient s'ajouter la présence inéluctable de la violence dans les affaires et dans les rapports humains. Mais, jamais d'ordre social, sauf les totalitarismes du XX^e siècle, n'avait mené si loin, jusqu'à l'abomination de soi.

49 Le 25 Avril 1945 l'Italie est libérée du fascisme. Ce jour est depuis un jour officiel de fête et de manifestation antifasciste.

50 Présidente (de droite) de la Regione Lazio, dont dépend Rome.

51 Repris du tract diffusé le 1^{er} Mai à Rome : *Siamo tutti Greci, anzi Ateniesi* (Nous sommes tous Grecs, mieux encore, Athéniens). Les phrases entre crochets et les notes sont de nous. On peut retrouver plus d'information textes et photos sur le site <http://www.notav.eu/>

52 Simone Weil, *Note sur la suppression générale des partis politiques*, 1943. Climats, 2006.

Dans une époque de corruption, de désintégration et de banqueroute politique et économique, ce mouvement des occupations pose ses marques et renouvelle la politique, sans professionnel politique ni expert, ni bureaucratie. Réaffirmant pratiquement et publiquement que les partis politiques quels qu'ils soient entretiennent la démission, le renoncement, ou le fatalisme et la servilité. Un mouvement où l'on ne sépare pas l'ouvrier et l'employé du passant, le chômeur et le squatteur de la femme au foyer, l'agriculteur de l'intellectuel, etc. Là où l'on ne s'isole pas derrière les hauts murs des bureaux et des usines, ni où l'on se cache derrière les idéologies. Là où le travail retrouve une valeur sans être le centre. De l'auto-organisation naît la valeur politique : se retrouver, se réunir souverain pour délibérer sur tout et ne laisser aux professionnels et aux ambitieux aucun pouvoir de décision⁵³. Ce que porte ce mouvement n'est pas tant dans des revendications apparentes où pourraient s'ancrer des ambitions et la corruption, mais dans le principe politique qu'il contient du dur apprentissage de la démocratie : écartés les ambitieux et tous les dangers, la concentration des pouvoirs, le recrutement exclusif au sein d'une élite, l'affairisme politique et le professionnalisme. Professionnels et ambitieux eux, recherchent un programme, des revendications rationnelles —le pouvoir d'achat et autres misérabilismes du genre—, ils recherchent les dirigeants ou les interlocuteurs prêts à vendre le mouvement. Sans aucune illusion quant aux partis politiques et, à leur caractère nocif, ce mouvement est « un réquisitoire sans appel possible contre le crime de démission et l'esprit de renoncement à ses prérogatives les plus inaliénables qu'entraîne le mode de fonctionnement des partis. (...) Contre l'entretien de la servilité et les formes agressives qu'elle développe, il est temps que se dénombrent ceux qui estiment (...) que "la suppression des partis serait du bien presque pur". Il va sans dire qu'une telle suppression (...) ne peut se concevoir qu'au terme d'une assez longue entreprise de désabusement collectif⁵⁴ ». Un désabusement collectif dans une époque sans puissance, mais aussi un désabusement que ce mouvement incarne et auquel il répond. Il redonne du lien et du langage, et en révélant l'action et le sujet, ce large mouvement manifeste et affirme qu'il n'y aura dorénavant plus de robots mais des humains avec leurs qualités et leurs imperfections, exécutant des actes compréhensibles et accessibles pour tous, comme un acteur qui annonce ce qu'il fait, ce qu'il a fait et ce qu'il veut faire —quand un spécialiste d'un parti quelconque parle, il y a toujours un interprète pour expliquer, au peuple, ce qu'il vient de dire—. « ... la démocratie directe autorise, et même favorise, la remise en cause de ses propres organes institutionnels, de manière qu'ils se renouvellent et se recomposent en permanence — au gré du hasard [tirage au sort] aussi bien que des affinités de la masse des citoyens — masse qui n'a donc plus à recourir à la violence révolutionnaire contre des institutions figées. La vie de la cité démocratique consiste ainsi en une transformation incessante de ses organes⁵⁵. »

La démocratie athénienne (V-IV^e siècles av. J.-C) à quoi nous nous référons ici, et qui, selon la phrase consacrée, ne fut pas parfaite —les femmes étaient notamment absentes, l'esclavage existait, sous une forme toutefois différente de celle de l'époque moderne en Europe—, éclaire la démocratie parlementaire de notre époque, où la seule décision qu'il nous reste, la seule que nous avons le droit (le devoir, l'obligation civique) de prendre, c'est de choisir nos décideurs et après : obéis et consomme ! Les Athéniens tiraient précisément leurs magistrats au sort pour être sûrs qu'ils ne seraient *pas* les pilotes de l'Etat : diminuer leur pouvoir était bien l'un des propos de cette procédure. *En étant ainsi recrutées, les magistratures perdaient l'attrait qu'offre toute arme efficace dans la lutte pour le pouvoir.*

53 L'*ostracisme* était, du temps de la démocratie athénienne, une procédure par laquelle le peuple pouvait condamner à un exil de dix ans quiconque suspecté de briguer un pouvoir personnel.

54 *Mettre au ban les partis politiques* par André Breton, article paru dans *Combat*, n°1803, le 21 avril 1950. Simone Weil, *Note sur la suppression générale des partis politiques*, Climats, 2006.

55 Fabrice Wolff, *Qu'est-ce que la démocratie directe ? (Manifeste pour une comédie historique)*. Editions Antisociales, Paris, 2010, pp. 32-33.

Dans une démocratie réelle, la volonté de limiter le pouvoir des « magistrats » (délégués) s'associe avec celle de faire servir tout un chacun à son tour en qualité de magistrat (ou délégué). La rotation est assurée en partie par une multiplication des postes aussi grande que possible : si, par suite, une très large proportion de la population civique est destinée à exercer tôt ou tard une fonction, le tirage au sort est le moyen logique pour le réaliser. Même en démocratie, certaines charges, prestigieuses et avantageuses, sont plus convoitées : le tirage au sort assure que la question de savoir qui les obtiendra sera réglée par le hasard, alors que l'élection ouvre le champ aux querelles et, en dernière analyse, à la *stasis*⁵⁶ : les démocrates préféraient le tirage au sort parce qu'il prévenait la corruption et les divisions du corps civique. Après le tirage, les candidats devaient tous se soumettre à la *docimasie*, de manière à donner au Tribunal du Peuple la possibilité de récuser sur l'heure quiconque pouvait être soupçonné de tendances oligarchiques.

Empêcher la mise en place d'une élite de décideurs : ni spécialiste, ni professionnel ni expert, il était interdit d'exercer deux fois la même magistrature.

Se réunir pour délibérer sur tout et de ne laisser aux magistrats aucun pouvoir de décision, réduits au rôle de simples administrateurs. La durée de leur fonction devait être aussi réduite que possible.

Tout devait être décidé par l'*Assemblée*, rien par les magistrats. Ils devaient en principe exercer leur pouvoir en collèges et non individuellement.

Autant de garde-fous qui ont été, petit à petit, concédés.

Sur la question de *l'étranger*, la démocratie Athénienne faisait Athénien le « métèque », à titre honorifique. De même qu'étaient intégrés les étrangers lors de la révolution Française de 1789, *les frontières n'avaient plus d'importance, les étrangers étaient seulement ceux qui demeuraient esclaves des tyrans, les étrangers d'âme vraiment républicaine étaient volontiers admis comme Français à titre honorifique.*

Mais, maintenant, et on le sait, il est également possible d'autogérer sa propre misère et son aliénation, il est possible d'autogérer des entreprises produisant des poisons, des pesticides, du nucléaire, etc. Le capitalisme polymorphe peut tout aussi bien s'engager dans la voie d'une « démocratie directe » bien entendue *aménagée* afin que les « masses-citoyennes » se contrôlent et règlent d'elles-mêmes les désordres sociaux —ou l'immigration, les squats, par exemple— et les catastrophes produites par la société industrielle ou ceux de la société de classes ainsi libérées de toute ces contingences : obligations politiques, sociales, écologiques toutes reléguées dans les bras du consommateur-citoyen, aurolé de devoirs et de responsabilités nouvelles semblant lui ouvrir un champ de pouvoir sur son existence et un champ d'action au sein de la collectivité, là où le capitalisme, flairant l'aubaine, le charge finalement de faire le sale travail. Oui, la démocratie directe n'est pas une fin en soi, elle n'est et ne doit être qu'un outil dans les mains d'individus décatégorisés, *en tant que rien de spécial*. Car il ne s'agit nullement ici de réformer le capitalisme, ni de retourner en arrière avant le capitalisme financier, ni de s'engager sur des réformes structurelles de la société de classes, mais bien d'en sortir, de ne plus rien laisser, de se débarrasser de tout (hormis les dégâts industriels dont il faudra du temps, beaucoup de temps, pour s'en protéger et les éliminer).

Il n'y a plus fidélité d'appartenance de classe, ni même dans ce qu'on appelle encore la famille, ou dans le couple⁵⁷ qui agit de la même manière qu'avec la marchandise qu'on a appris à jeter et remplacer avant usure —car c'est ainsi que s'exprime et, l'exprime la marchandise et la publicité

⁵⁶La *stasis* désigne soit une guerre civile, soit une faction, c'est-à-dire un groupe politique qui veut renverser le régime en place par tous les moyens —guerre civile ou révolution y compris. Voir glossaire : Mogens H. Hansen. *La démocratie athénienne, à l'époque de Démosthène*, Les Belles lettres. 2003.

⁵⁷ Victor Hugo : « La liberté d'aimer est le même droit que la liberté de penser ; l'une répond au cœur ; l'autre à l'esprit ; ce sont les deux faces de la liberté de conscience. » *Choses vues*, 1860, op. cit., page 904. Cité par Annie Le Brun. *Les arcs-en-ciel du noir : Victor Hugo*, Gallimard, 2012, p. 50.

qui en est faite—. Ce consommateur qui ne sait pas ce qu'il veut, choisit des choses qu'il n'aime pas, et ce raisonnement est valable partout pour tout : il n'y a pas plus de fidélité envers les partis politiques et leurs leaders consommables et jetables qu'envers telle marque de lave-vaisselle, ou, parfois, tel compagnon ou telle compagne. Ainsi, il n'y aurait que l'Etat où la fidélité persisterait et à qui l'on pourrait/devrait s'accrocher ? Mais voilà que l'Etat lui-même est haïssable, dans le seul rôle qu'il lui reste : régaliens et répressif de l'Etat-pénitence. Et que dire de la dangerosité des représentants de l'Etat, qui disputent la médiocrité à la stupidité. Et plus l'Etat est faible plus il est violent, plus il est violent plus il s'affaiblit. Nous le constatons encore entre le Front de gauche (Mélenchon⁵⁸) et le FN (le-clan-Le-Pen) qui s'opposent en s'accordant néanmoins sur la question de l'Etat fort et souverain et, d'un chef d'Etat d'autorité dans une France souveraine (française, identitaire et souveraine pour le FN). Un raisonnement absurde, destiné aux aveugles, qui croient ou font mine de croire que seul un Etat puissant est capable de justice, face à la désagrégation du capitalisme et de l'ensemble de la société, dans une France où il n'y a plus que des immigrés — c'est-à-dire des dépossédés—. Peine perdue : arrogance des uns ou des autres, ils finissent tout de même comme tous les autres partis, haïs, impuissants et sans souveraineté.

Et ce n'est pas *le seul* combat contre le FN, haïssable, mais l'on dira de même du Front de gauche, autoritaires, flatteurs, bonimenteurs, et leur supercherie mise en spectacle, qui changera quoi que ce soit.

Ni un retour de la gauche, laissant croire, illusoirement, à un redoux de justice sociale.

Le même mal les consume.

Tout cela ne sont que des illusions qui détournent notre attention, qui nous laissent seuls avec *soi-même*, dépossédés, livrés à une sorte de vie sans forme et sans amour, envers le social et l'individu, cette vie inhérente au capitalisme même. Dans tous les cas ces antagonismes ne coïncident plus tout à fait avec les *anciennes lignes* de partage constituées par la "lutte de classes". Et après tout, dans cet horrible nouveau monde, dans cette société qui occulte les classes sociales avec nivellement de masse de la misère (matérielle, sociale, relationnelle, politique) sur toute la planète, il ne subsiste plus que des étrangers, étrangers que nous sommes de nous-mêmes, dominés par la technique du mensonge, esclaves au service des technologies de contrôle et esclaves de la vie mécanique et mécanisée. « Après quelques années de pouvoir (...) les nazis pouvaient proclamer avec raison : "La seule personne qui soit encore un individu privé en Allemagne, c'est celui qui dort."⁵⁹ » La seule victoire, probablement, de notre société sur les systèmes totalitaires, est qu'elle puisse dire, démocratiquement, par le tout contrôle par les technosciences : Plus une seule personne n'est encore un individu privé en France, même celui qui dort. Justice et légitimité sont tout à fait mortes dans la société qui se ment à elle-même. Le mensonge, ou mieux encore, l'*opacité* est le véritable contrôle et procure le profit et son business. Il en va de même pour les technologies (de production, de contrôle, de domination, de soumission) dont la règle d'or est l'*opacité* car telle est leur seule force, lorsqu'on en a plus. Le mensonge est dans l'opacité de tout le processus de production et de contrôle social, vrai ou faux, réalité ou fiction, leurre-spectacle, leurre-business. La technique de gouvernement est inspirée de celle de la marchandise, le secret et l'opacité y sont un mélange de vrai et de faux : dit autrement, le vrai est l'alibi du faux et inversement. En finalité tout y est faux.

Passons de l'autre côté, du côté opposé. C'est à cause des réseaux sociaux, ce qui désigne des relations humaines, existants⁶⁰, avec ses innombrables conflits de volontés et d'intentions, à cause de ce médium, dans lequel il n'y a de réel que l'action des relations sociales, que, ce que l'on a pu

58 Il y a bien sûr des différences notables entre Mélenchon et Le Pen, mais là n'est pas le sujet.

59 Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme. Le système totalitaire*, Editions du Seuil, 1972, p. 66.

60 Et non à cause des nouvelles technologies, qui ne sont que des moyens.

considérer comme des îlots séparés dans l'espace et le temps, de la « libre commune » d'Oaxaca de 2006, aux révoltes de libération du Maghreb en 2011, esquissent une cartographie générale et étendue qui, globalement, renvoie à cette lutte contre l'Etat régalien, despotique, mafieux, où l'on ne se sacrifie plus pour lui, mais où on est contre lui et contre l'injustice, le clientélisme, la corruption et l'opacité qui le régissent. Ce mouvement d'occupation est une réponse possible, contre l'économie à Athènes, à Madrid, aux USA, à Montréal, en Italie avec les No TAV, dans le dessous des cartes de notre époque se trouve le possible de la reconstruction de liens par des moyens politiques et sociétaux, se retrouvent les racines du vivant et la domestication des technologies au service de l'homme qui s'émancipe, qui s'émancipe des mécaniques économistes et de la société de classes, et de toute société de masse, qui persistent encore, l'homme qui s'émancipe de la mécanisation des relations humaines. Justice et légitimité, renaissent par les actes sur la place publique, sans couper le pont entre poésie et politique ou cet *infini contenu dans un contour*, de Victor Hugo⁶¹.

Retour au présent

*L'effondrement du système des classes eut pour conséquence automatique l'effondrement du système des partis*⁶². Aujourd'hui, où le rapport duel existe toujours, mais où les classes sont sans contours nets, et désentravées des liens qui les maintenaient dans l'ordre moral à leur place assignée. Un ordre social, dit moral qui n'est en fait, visiblement, que désordre et immoralité. Désespérément l'Etat travaille à leur restauration et particulièrement à celle de la classe moyenne comme on restaure une barrière, un ancien fossé comblé par l'érosion. C'est, pense-t-il, par la classe moyenne que la division du corps social est opérante, car les classes moyennes permettent de maintenir la hiérarchie et l'ordre garantis par l'Etat, (surtout quand l'Etat est « socialiste »). Un rêve. Les classes sociales mécaniquement désentravées par l'érosion de l'économie et par les crises dorénavant plus contrôlables ni canalissables, qui se succèdent et attaquent la falaise de glace sur laquelle cet ordre est assis. Cette vérité politique se désagrège sur elle-même : après la classe ouvrière, l'érosion se constate encore plus aisément dans la condition des classes moyennes.

Aujourd'hui la société de classes est un théâtre et comme tout théâtre, elle est faite d'illusions. Décors en plastique, mobiliers en carton, rues irréelles. Des voitures jetables où s'impatientent de pauvres personnages, où chacun, tout autant jetable, joue un rôle de pacotille, à jouer des coudes pour maintenir coûte que coûte ses maigres intérêts particuliers, toujours remis en question. Le décor qui participe à l'action de décomposition des rôles comme des classes, tout comme il participait déjà à la disparition des villes historiques et au développement des pollutions. Car le décor, les objets n'entrent plus dans la distinction entre classes, à l'époque où chacun, l'autre, le même, le nombre, possède les mêmes choses de pacotille.

Cette érosion révèle le manque, la misère, ce que les yeux fatigués, la lassitude du trop plein de sciences de l'histoire et technosciences, ne perçoivent plus, ne discernent plus. Un non-discernement qui malgré tout rassure, alors que la réalité économique et sociale engendre sans cesse le nouveau tout en réengendrant le même. Ce manque caché, ce non-dit, c'est l'état réel tout entier de la société, c'est de ne pas avouer se savoir hors jeu. Être des pauvres. Ce qui ne sera plus : la sécurité des conditions d'existence et un semblant de pouvoir (hiérarchique).

Ce qui est caché, est que la « moyennisation » —le « bobo » qui avait la garantie d'un pouvoir de consommation supérieur au pauvre, cet esclave qui ne se suicidait pas, sachant que ce serait voler son maître— est un échec total. Si toute une génération de « Bobos » est relativement à l'abri parce que généralement retraitée, les générations en cours, précarisées, ne bénéficient plus des mêmes conditions (de consommation) ni d'aucune garantie de « bien-être » matériel, intellectuel et au travail. Et s'il est aisé de mettre en cause l'ordre capitaliste, et sa dite morale, on refuse de voir

61 Cité par Annie Le Brun. *Les arcs-en-ciel du noir* : Victor Hugo. Gallimard. 2012, p. 117.

62 Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme. Le système totalitaire*, Editions du Seuil, 1972, p. 36.

l'érosion sociale dans son ensemble. Cet affouillement d'abord souterrain, apparaît tel qu'il est depuis deux ou trois décennies : de la précarité, politiquement, économiquement, socialement. Les classes ne sont plus que les fantômes de leurs « éclats » passés : paysans, ouvriers, classes moyennes, bourgeoisie ? Quand l'un de ces éléments —principalement les classes ouvrières et les classes moyennes— s'effondre le reste suit. C'est l'évidence, sans éclats, le prétendu ordre moral n'a été qu'une imposture pour maintenir en ordre, l'ordre des classes où chacun s'y accroche, comme à une planche de salut, qui ne sont maintenant plus qu'une posture comique, voir rassurante pour le militant. Des fantômes et des masques éloignés des origines de la société de classes.

Au regard de l'obscurité que traverse chacun en permanence —les doutes, les conflits, les aliénations, la comédie humaine de toute époque, autant d'éléments non liés en soi à la société de classes—, au regard de l'état réel de la planète et du capitalisme : l'abolition des classes sociales et la démocratie directe sont des presque rien. Des trous. Mais des trous nécessaires pour voir. Les fantômes et les masques ont eux aussi des trous pour voir, ils sont aussi les mensonges, les errements liés aux origines de la société de classes et à l'histoire comme science immuable : *on ne peut pas tout expliquer par les classes*, disait Simone Weil en 1942-43 dans *L'enracinement*. C'est sans nul doute et vrai aujourd'hui, nécessaire afin que : avec ou sans société de classes, avec ou sans démocratie réelle, nous ne puissions pas dire que nous sommes innocents de tous crimes : l'abolition de l'Etat, des classes sociales ne nous mettent pas à l'abri de tout dogme, de violence, de crime, de tentation de domination, de cruauté et de bassesse, de jugements d'échafauds dans la vie quotidienne ou les jugements dans les révolutions etc. Et c'est probablement là que s'articule ce *retour au présent* : « il apparaîtra alors que depuis très longtemps le monde possède le rêve d'une chose dont il ne lui manque que la conscience pour la posséder réellement. Il apparaîtra qu'il ne s'agit pas d'un grand trait suspensif entre le passé et l'avenir, mais de la mise en pratique des idées du passé⁶³. » Des idées au présent !

Lyon, mai-juin 2012.

Pour une conclusion pratique, quatre textes, (bien entendu il y en beaucoup d'autres) :

- 1) *La libre commune d'Oaxaca.*
- 2) Les « Indignados » en Grèce.
- 3) **Contre la ligne à grande vitesse Lyon-Turin —NO-TAV.**
- 4) **Marche des fiertés : On n'a pas voté et on continue de lutter !**

Lien texte et le documentaire, sur l'occupation de la télé par les femmes) : Ne loupez pas ce docu sur une des luttes actuelles les plus méconnues. Pour la bande annonce voyez par ici : Pour télécharger l'ensemble du film c'est par là :

PS : ce film est sous licence Creative Commons.

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr>

Gravez le, diffusez le, c'est légal et souhaité.

Oaxaca

Democracy Looks Like Production : corrugated films et mal de ojo. Ce n'est pas un brûlot militant mais un témoignage d'une organisation de lutte réfléchie, tournée vers la population et mise à son service. Quelques liens concernant les gens qui sont à l'origine de ce projet et d'autres qui soutiennent sa diffusion :

<http://corrugate.org/>

http://www.cinerebelde.org/product_info.php?products_id=68

http://promediosfr.free.fr/index.php?option=com_content&task=view&id=42&Itemid=32

63 Marx Lettre à Ruge, septembre 1843.

¡ Que vive Oaxaca ! 2006

Il existe aujourd'hui, dans un monde encore dominé par la lâcheté, la résignation et la servitude volontaire, une ville et une région résolues de résister à un gouvernement local et mondial qui ne connaît d'autres lois que celles de la corruption et du profit.

Depuis plusieurs mois, la population d'Oaxaca refuse les diktats d'une administration corrompue, qui n'hésite pas à tuer les opposants à sa politique de malversation.

Le mouvement n'a cessé de se développer et a donné naissance à une assemblée populaire, encore noyautée par la vieille politique clientéliste, mais qui s'oriente de plus en plus vers un refus de tout pouvoir et vers une priorité : améliorer la vie quotidienne des enfants, des femmes et des hommes.

J'appelle à se manifester en faveur d'Oaxaca celles et ceux qui n'ont d'autre force que leur volonté de vivre, car c'est de là que vient aujourd'hui la seule pensée qui ne soit pas à la botte des commanditaires du marché planétaire.

Je les appelle à défendre par tous les moyens de leur inventivité la libre Commune d'Oaxaca afin qu'en son assemblée populaire se développent la démocratie directe et la pratique autogestionnaire que les barricadiers, la population urbaine et les communautés paysannes indigènes sont en train de consolider.

Je les appelle à alerter toutes les forces vives, qui peu à peu s'éveillent pour sortir des millions d'êtres humains du cauchemar que fait peser sur eux le totalitarisme économique. Il faut empêcher que le gouverneur Ulises Ruiz et ses tueurs, soutenus par Fecal (Felipe Calderon), le nouveau président du Mexique, n'écrasent l'expérience d'autonomie régionale – urbaine et paysanne – qui s'esquisse dans la lignée de la Commune de Paris et des collectivités andalouses, aragonaises et catalanes des années 1936-1938.

Ce qui se passe à Oaxaca est un espoir pour tous ceux qui désespèrent d'accéder à une existence, digne de ce nom, sous le joug du capitalisme financier réduisant la vie et l'environnement à une marchandise.

Souvenons-nous ! C'est une prise de conscience mondiale qui a aidé le mouvement zapatiste encore fragile à échapper à la répression du gouvernement et de son armée, en janvier 1994 et en février 1995. Ce que les zapatistes ont réussi pour les communautés paysannes indigènes du Chiapas, la population d'Oaxaca est en train de le tenter en milieu urbain. L'enjeu est considérable. Faisons en sorte que se conforte la chance d'instaurer la Commune d'Oaxaca, car cette chance est la nôtre, celle de l'émancipation existentielle et sociale qui nous tient à cœur.

En toute autonomie individuelle,

Raoul Vaneigem, le 28 novembre 2006

Il était une fois, au Mexique, une ville et sa région soumises à la tyrannie meurtrière d'un gouverneur véreux. Les habitants presque unanimes décident un jour de le chasser et de faire leurs affaires eux-mêmes. Ils occupent la rue et les administrations, mettent en déroute les sbires du cacique, créent une assemblée populaire souveraine et, le temps d'un long été, s'adonnent aux plaisirs interdits de la démocratie directe. Ils veulent vivre librement et dignement, c'est-à-dire sans se plier aux diktats de la mondialisation. (CQFD hors-série, « *La libre commune d'Oaxaca* », éditions L'Insomniaque et CQFD, janvier 2007).

Extrait d'un article sur le mouvement des « Indignados » en Grèce.

(Et lien site pour le texte en entier). <http://Le-mouvement-des-Indignados-en-Grèce>

« Pendant plus d'un mois plusieurs milliers de personnes se sont rassemblées sur Syntagma tous les jours. La place était occupée 24h/24, mais le gros des manifestants ne faisait son apparition que le soir, après le travail. C'était aussi le moment où les assemblées avaient lieu. Le week-end, le nombre des manifestants se multipliait, culminant à des centaines de milliers le 5 juin. C'était une foule variée, interclassiste, de travailleurs (pour une grande partie des travailleurs du secteur public), de chômeurs, d'étudiants, de retraités, d'auto-entrepreneurs, de commerçants et autres

petits-bourgeois. (...) Il est intéressant de noter que les jeunes lycéens, les immigrés et les « lumpen » prolétaires, qui avaient pris part aux actions les plus offensives des émeutes de décembre 2008, étaient peu présents. (...) Le mouvement n'a pas produit de remise en cause des rôles sociaux dans la division du travail : les avocats participaient à des comités cherchant à remettre en cause la légitimité du programme d'austérité, les médecins offraient leurs services gratuitement, les chômeurs nettoyaient la place et les sans-abri étaient contents de trouver un substitut temporaire à la charité. (...) (« Nous ne devons rien — nous ne vendrons rien — nous ne payerons rien » a été un slogan très populaire sur les affiches), même si le sentiment général n'était pas favorable à la négociation avec le gouvernement, mais plutôt ce « qu'ils partent tous maintenant ! » : un rejet non seulement du PASOK mais aussi de l'ensemble de la classe politique. Ce qui explique l'intérêt pour les images venues de Tunisie, d'Égypte ou d'Argentine, où on voit le départ de leurs dirigeants, humiliés. De même qu'en Afrique du Nord et en Espagne, Facebook et les autres « réseaux sociaux », tout comme les téléphones portables, ont joué un rôle très important dans le rassemblement de la foule, en particulier chez les jeunes manifestants, (...). Le rejet de toute identité politique de tout parti, visait à créer un espace public auquel tout le monde pouvait se joindre, dans lequel tout le monde pouvait parler et prendre part aux décisions. Et il est vrai que diverses assemblées ouvertes, qui formellement étaient de tels espaces, furent créées, au départ sur les places centrales et ensuite dans divers quartiers d'Athènes. Ces dernières constituaient en partie une revitalisation des assemblées locales qui étaient apparues durant les émeutes de décembre 2008 et en partie une tentative plutôt infructueuse d'imposer une direction centrale à des assemblées locales qui étaient déjà actives, comme dans le cas du quartier athénien de Vyronas. Mais le « dépassement » politique de la politique ne peut que créer une nouvelle bureaucratie. (...) La présence de nombreux manifestants plus jeunes, étudiants ou ex-étudiants et aujourd'hui travailleurs/chômeurs (en Grèce, le passage par l'université ne prédestine pas quelqu'un à faire partie de la classe moyenne, encore moins depuis les dix dernières années) dans la « partie basse » de la place Syntagma et dans les assemblées de divers quartiers d'Athènes et à l'extérieur de la capitale, a fourni un terrain favorable à la domination des gauchistes sur les assemblées, ceux-ci entretenant généralement de forts liens avec l'université. Dès la première semaine, cette bureaucratie dominait déjà et elle propagea l'idée de l'existence et du développement des assemblées — les qualifiant d'« ateliers de démocratie » — comme une fin en soi. Depuis lors, elle a représenté et essayé de maintenir le cadre dans lequel les dynamiques internes et les conflits du mouvement se sont développés. Pour la bureaucratie, tout pouvait être discuté tant que cela ne remettait pas en cause fondamentalement la position de ceux qui contrôlent les assemblées, parce que cela remettrait en cause les assemblées elles-mêmes, et donc la démocratie. Et qui veut être contre la démocratie ? (...) Un point central du démocratisme du mouvement et de sa bureaucratie fut la condamnation de la violence prolétarienne, et en cela aussi il se fit l'écho du mouvement espagnol. Ce démocratisme identifie la violence avec un État qui se fait de plus en plus autoritaire, à laquelle il oppose une « démocratie réelle », à même de résoudre les conflits de manière civilisée et non-violente. Il considère que les prolétaires sont traités injustement, mais pas qu'ils sont exploités. Il voit, non des classes, mais des citoyens. De manière contradictoire, ces mêmes citoyens attaquent les politiciens dès qu'ils peuvent se trouver sur leur chemin. Cependant, comme il deviendra évident dans la suite du texte, un changement s'est produit dans cette dynamique interne du mouvement après les confrontations avec la police du 15 juin, un changement qui a mené aux importants affrontements des 28 et 29 juin. Ce changement a affirmé le caractère de classe du conflit actuel et la composante prolétarienne du mouvement, ce qui s'est manifesté clairement au moment où le mouvement était pratiquement mort. »

Rocamadur, juillet 2011.

Extrait d'un article contre la ligne à grande vitesse Lyon-Turin —NO-TAV—, « a sara dura : ça va barder ».

No-Tav, www.lavallecheresiste.info

« Histoires d'infrastructures. L'intelligence de cette lutte [contre la ligne à grande vitesse Lyon-Turin], c'est de percevoir déjà que ces infrastructures sont des relais du pouvoir, et non pas de simples projets « inutiles », fantaisistes. Des moyens très concrets de civilisation qui se déploient partout, modifient les espaces et les existences qui s'y déploient, le genre de vie qui peut y être vécue. En Val de Suze ça prend la forme d'un train, ailleurs ça peut être une décharge ou un incinérateur, un futur aéroport ou un site de stockage pour déchets nucléaires... Ces projets ne sont pas de simples outils, mais des dispositifs où le pouvoir circule, sur lesquels il s'appuie, dans lesquels il s'incarne et donc là aussi où il est vulnérable et contestable. La multiplication des luttes dites locales doit se penser ainsi : une lutte menée depuis quelque part, mais qui s'étend forcément à un plan plus général, le plan sur lequel les formes de gouvernement prétendent gérer nos vies. Parce que c'est nécessaire, parce que les lois de l'économie l'imposent, en vertu de la seule alternative présente : ça serait soit leur Progrès, soit le chaos et la crise...

Les puissants de ce monde rêvent. Ils rêvent d'un monde lisse où rien n'entraverait la libre et fluide circulation des marchandises et des informations. Alors, ils tracent de grandes lignes sur des cartes d'État major, rayant du même coup territoires, montagnes et vallées... Comme aux temps des colonies. La cartographie est un art de la guerre. En 1990, trente axes de communication sont dessinés à l'échelle européenne pour lui donner un peu plus de corps, relier les infrastructures nationales et surtout les grandes métropoles. Le 5e de ces « corridors » prétend relier à grande vitesse Lisbonne et Kiev, en passant par Lyon et Turin, zones où sont prévus deux tunnels longs de 23 et 57 km. »

Tract : Marche des fiertés : On n'a pas voté et on continue de lutter ! Publié le 12 juin 2012.

Comme l'année dernière, nous appelons à un cortège unitaire au sein de la LGBT Pride, samedi 16 juin à 13h30 sur les marches du Lycée du Parc.

Parce que les luttes LGBT sont des luttes politiques et ne doivent pas se cantonner à du folklore marchand.

Parce que la LGBT Pride est une manif, pas une fête.

Parce que nous comptons sur les personnes confrontées aux mêmes problématiques, mais aussi sur le soutien de toute autre personne en rébellion, à qui ces cris de rage font écho.

Une nouvelle fois on descend dans la rue. Nous nous sommes contentéEs de bien peu, finalement : un ou deux bars gay friendly « parce que les pédés, ils savent faire la fête ! » devenus tellement hype qu'ils n'accueillent plus que des bourgeoisEs en quête de frissons, quelques élus pédés, des sous-droits, une série lesbienne à la télé... De quoi se sentir acceptéEs et intégréEs : travail, famille, patrie travestis en promesses de mariage, enfants et reconnaissance sociale.

Ne marchons pas sur notre fierté ! Où est passée notre révolte, perdue dans les chars commerciaux de la Pride ? On est bien loin de Stonewall ! Là où les slogans ne suffisaient plus, c'est contre la violence et l'oppression policière que la rue a été prise par les folles et autres dégénérées à Stonewall en 1969. Elles ont pris leurs « droits », sans attendre qu'ils les leur donnent. Cinq jours d'émeutes, contre les violences policières et pour la visibilité queer et homosexuelle, l'homosexualité étant interdite et réprimée par la loi. Il ne faudrait pas oublier que c'est ce joyeux bordel qui est aujourd'hui commémoré par la Pride. Commémoré, c'est à dire accepté comme déjà mort, et rappelé par cette marche funèbre tristement gaie, normative, capitaliste, anti-insurrectionnelle et bienpensante. « Aimez-vous les uns les autres », « faites l'amour et pas la guerre »... on l'a aussi entendu dans nos rangs. Non, quitte à faire l'amour, autant faire la guerre. A Stonewall, Elles vendaient leur cul, pas leur voix !

Les LGBT ne sont pas des bulletins dans les urnes ! Les politico-charognards ont vu en nous des potentialités marketing, un nouveau marché fructueux... Mais jamais rien de plus que des rapports de producteurEs à consommateurEs. Rien d'autre qu'un racolage commercial et politique. Comme si les éluE PS font mieux que les autres : Collomb et la préfecture expulsent à tours de bras, répriment les putes et d'autres sales gueules.

On vient de sortir des élections : Hollande a été élu, ce qui devrait amener - selon son programme - à l'adoption et au mariage homosexuel. On ne veut pas nier que pour certaines personnes, ce changement est important. Mais pour nous c'est pas une victoire. Le problème n'est pas tant de d'accepter le mariage qu'ils nous promettent, mais bien plutôt de s'en contenter. Notre vision d'un monde libre ne se limite pas à des miettes de liberté. Notre combat est une critique radicale contre ce monde et toutes ses normes. Les oppressions et l'homophobie ne disparaîtront pas avec une loi, c'est une construction culturelle et sociale qu'il faut *abattre*. Et il ne faut pas oublier que derrière tous ces beaux discours politiques, le but est avant tout de récupérer des votes. On le voit bien d'ailleurs : les promesses ont été faites aux gays et aux lesbiennes qui sont autant d'électeurEs potentielles alors que les droits des personnes trans' ont été complètement oubliés. En effet, minoritaires et invisibles, ces dernières n'ont pas assez de poids dans les urnes pour être prises en compte.

Nous, on ne lutte pas seulement contre l'homophobie ou pour l'égalité, mais contre toutes les normes et les formes de domination. C'est pour ça qu'on ne s'arrêtera pas à ces promesses, et qu'on continuera à faire vibrer nos cœurs de rage.

A bas la société fric des hétéros-flics ! Ne pas se cacher dans les illusions du vote, ou les promesses d'un Grand Soir révolutionnaire à venir. C'est dans le présent que nous luttons, et par nos propres moyens- sans médiateurE, ni déléguéE ou chefE pour nous commander. Si nous marchons cette année, ce sera avec des cailloux dans les poches.

Les lois changent, les normes restent... La cage est dans vos yeux !